

Structure de langue, structure de pensée

Cinq regards sur l'exemple du wolof

Taabul bi...

Langue & parole	4
Les catégories lexicales : état de l'art	14
Les coverbes	15
La classification nominale	15
La pince multiprise du wolof : le spécifique	19
Les modalités verbales	19
Le système de numération	24
Une langue sans verbes, sans noms et sans adjectifs ?	27
Des catégories à l'usage	31
Comprendre le wolof	36
Ay téere...	46

S'interroger sur la relation entre deux notions aussi floues que structure de langue et structure de pensée est une gageure.

Parler de structure de langue, c'est attacher à son organisation en terme de catégories grammaticales ou lexicales, de syntaxe, de réseaux sémantiques ; c'est essayer d'abstraire cette organisation de l'ensemble des données qui en sont la chair : masse de son vocabulaire, de ses énoncés, innombrables variations, base phonologique...

Parler de structure de pensée, c'est s'attacher à l'organisation des représentations humaines - et d'abord faire le pari qu'il y en a une. Contrairement à la langue, qui n'est que collectivement, même si elle peut se décliner jusqu'à l'individu, la pensée est propre à la personne ; jusqu'à l'émergence des neurosciences à une date récente, elle n'était de plus accessible que par ses effets : couramment, les actes ou les textes énoncés par cette personne.

Les rapports de la langue et de la pensée sont complexes : on croit pouvoir dire que la langue exprime la pensée, pour se rendre compte aussitôt que cela est réducteur, si ce n'est faux. L'être humain pense presque toujours dans une langue ; il pense aussi par des images, des sons, des odeurs, des échos informels de souvenirs, des madeleines de Proust et des effets Glapion... Mais pour l'essentiel, les références aux objets, aux idées, aux actions transitent par des mots pensés, des mots mentaux. La langue forge donc aussi la pensée ; on apprend pour l'essentiel à penser par les mots appris et les énoncés entendus ; on est capable de formaliser ce qu'on est capable de nommer, on précise et on rectifie souvent sa pensée « rien qu'en » essayant de la communiquer... La pensée se forme et se reforme par sa confrontation avec le réel, avec la pensée que l'autre transmet par ses messages, avec sa propre énonciation. Si langue est exercée à sa manière par chaque individu, la pensée se forge donc aussi collectivement, elle repose sur des schémas collectifs que chaque individu interprète. Et parler de structures de pensée en relation avec une langue, c'est parler de pensée collective à ses locuteurs, chimère certes, mais chimère organisatrice.

Certains linguistes ont cru devoir imaginer que toutes les langues traduisaient une métalangue universelle, ou des pans de cette métalangue, qu'elles reposaient toutes sur un *mentalais*, langue de la pensée commune à toute l'humanité. Ces thèses paraissent reposer sur une profonde confusion entre le *programme génétique* à la fois commun et individualisé chez tous les sapiens sapiens, constructeur du hardware neuronal et de son usage largement auto-adaptatif, et le *software culturel, linguistique et personnel* dépendant de l'apprentissage qu'ils rendent possibles, de l'environnement, de l'éducation, de facteurs personnels...

Rien ne permet de faire l'hypothèse que des groupes humains ayant des expériences du monde totalement différentes (un groupe de chasseurs-cueilleurs du néolithique, un monastère tibétain, une start-up des nouvelles technologies, un village de pêcheurs gambien...) aient une pensée globalement commune et une organisation de cette pensée commune. On peut au contraire constater que chaque ethnie traduit une *Weltanschauung* ou une vision du monde différente, tant en termes de domaine de représentations que de structures de leur représentation. On peut au contraire constater que chaque langue ne se contente pas d'utiliser un vocabulaire et des syntaxes différentes ; le génie de chaque langue joue à sa façon des ressources sémantiques, lexicales, syntaxiques pour exprimer ce qui lui importe. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'universel dans la pensée ou dans les langues, mais qu'on ne peut préjuger d'aucun caractère qui leur serait universel sans avoir démontré chacun d'eux.

La question de savoir si la langue détermine la pensée, ou l'inverse, est viciée ; elle suppose une vision mécanique des sciences humaines. De la même façon que la question « *Qui de l'œuf ou de la poule a fait l'autre ?* » n'appelle qu'une réponse : *la bactérie originelle et sa descendance*, la question « *Qui de la langue et de la pensée détermine l'autre* » appelle pour réponse : *Lucy, ses voisins d'histoires et ses voisins d'Histoire...*

La langue héberge la pensée, lui fournit un cadre, et donc la structure, mais qu'est-ce qui pourrait *fabriquer de la langue*, sinon des processus cognitifs ? Langue et pensée s'interdéterminent, sachant qu'elles sont toutes deux en rapport étroit avec une culture, qu'elles se construisent toutes deux dans la communication entre les hommes, que les langues, les modes de pensée et les cultures sont elles-mêmes interdépendantes dans l'espace et dans l'espace temporel.

Pionnier des réflexions sur le sujet, Emile Benveniste décrivait en substance deux illusions auxquelles il est difficile d'échapper : la langue simple instrument de la pensée, et la structure de la langue décalque d'une logique inhérente à l'esprit. Essaie-t-on d'atteindre les cadres propres de la pensée : on ne ressaisit que les catégories de la langue ; essaie-t-on d'exprimer de la langue une telle logique : on ne construit que des naïvetés ou des tautologies¹.

Plus que linguistique, bien que s'appuyant d'abord sur des faits de langue, mon propos reste donc ancré dans le pragmatisme ethno-historique. Les cinq regards qui suivent sont portés sur le wolof, tout simplement parce que l'étonnement sur les caractéristiques propres de cette langue est à l'origine de cette réflexion. Ils ont pour objet l'alimentation de la réflexion sur la structure d'une langue particulière et le rapport qu'elle peut entretenir avec un mode, des schémas, de mécanismes de pensée, dont nous ne pouvons d'ailleurs savoir s'ils existent que par l'intermédiation de la langue. Mais bien sûr, parler d'une langue avec une visée ethno-historique, c'est s'interroger sur toutes les langues...²



¹ Benveniste 1966 – les détails bibliographiques sont sous *Ay téere*.

² Les actes de la table ronde *Diversité et des langues et représentations cognitives* comportent nombre d'approches intéressantes sur la relation entre langue et pensée (Fuchs & Robert eds 1997).

Langue & parole

- *Na nga def ?* (comment tu fais → comment vas-tu ?)
- *Doo ma may ndox ?* (tu ne me donnes pas d'eau ? → voudrais-tu me donner l'eau ?)
- *Noqul fale !* (retourne dans la matrice de ta mère là-bas → fiche-moi le camp !)
- *Bu ñu la yekkalee ci boolu xaj, bu[l] ci lekk.* (s'ils te font faire bol commun avec le chien, n'y mange pas → si on te donne à manger dans l'écuelle du chien, ne mange pas → si on te donne à manger dans l'écuelle du chien, contente-toi de ne pas manger)
- *Yaa ko meew !* (toi ça lait → c'est toi qui as fait ce lait → c'est toi qui l'as menti → c'est toi qui l'as dit – *sous entendu*, cette allégation, ce raconter)

Un survol de quelques phrases courantes fait apparaître des catégories grammaticales ne semblant pas a priori distinguer le wolof d'autres langues : toute langue humaine semblerait construire ses sentences en structurant des syntagmes à partir de paradigmes de noms, de verbes, d'adverbes... composables avec plus ou moins de complexité selon l'idée à exprimer, le registre, les caractéristiques de l'interlocuteur, celles de l'interaction...

Mais quelques mots révèlent déjà plusieurs dimensions propres à la langue et à son usage, comme :

- La richesse du vocabulaire (ex : *yekkale*, qui désigne la répartition du repas entre les différents bols ou calebasses ; *wengalu*, qui désigne l'action de soulever les fesses pour péter ; *ciipatu*, qui désigne l'action de détourner la tête d'une personne présente avec un regard et une sorte de susurrement de dédain ; *nef*, qui désigne le fait de tomber enceinte alors que le dernier-né n'est pas sevré ; *aw b-*, qui désigne les travaux des champs effectués pour son beau-père, etc.) ; le wolof compte au moins 500 000 vocables³, à mettre en relation avec les 30 000 du français (hors vocabulaire scientifique et technique il est vrai) ; il connaît par exemple une bonne dizaine de mots courants pour désigner un don, là où le français courant ne dépasse pas 3 ou 4...
- La concision ; cette richesse, la mécanique de la grammaire wolof, les ellipses que le niveau d'intercompréhension autorise font que des phrases très courtes sont souvent difficiles à restituer dans les langues occidentales sans des périphrases qui en font perdre le sel. Ce caractère est particulièrement affirmé dans les proverbes (*bu ñu la yekkalee...*) où chaque mot semble porter beaucoup plus que sa signification immédiate (caractère, il est vrai, des proverbes de toute langue). Il s'accompagne très paradoxalement d'un goût pour le verbe discursif, la palabre, la musique de la langue dont l'abus est toujours recommandé et salué à sa juste valeur...
- Ces deux traits sont en symbiose avec un troisième ; le caractère fortement agglutinant de la langue ; à partir de racines souvent monosyllabiques, le wolof étend très librement le vocabulaire. *Yekk* (servir le repas) est dérivé par l'adjonction du suffixe *-al* en *yekkal* (envoyer un repas en cadeau à quelqu'un), lui-même dérivé par l'adjonction du suffixe

³ Cf. CLAD 1977 ; riche ne veut pas dire complet. Selon Moussa Faye, chirurgien et trilingue, le vocabulaire anatomique du wolof serait beaucoup plus restreint que celui du sérère.

–e en *yekkale* (procéder à la répartition du repas entre les différents bols ou Calebasses), masqué ici par la marque de l'irréel –ee.

- Le caractère imagé ; disposant d'un vocabulaire vaste et précis, le wolof s'ennuie pourtant à en user de façon rationnelle et préfère toujours l'image à la rigueur, la sonorité à la précision, l'effet oratoire à l'énoncé factuel : l'interlocuteur injurié a rarement rejoint la matrice maternelle. Quant à l'usage de *meew m-* (lait) pour prendre ses distances avec une de ses affirmations hasardeuses, il laisse d'autant moins d'étonner que *meew* peut ici être substitué par beaucoup de termes culinaires, sans aucun risque d'incompréhension ou de méprise : *Yaa ko ceeb !* c'est toi qui as fait ce riz [au poisson ?] ; *Yaa ko mafe !* c'est toi qui as fait ce riz à l'arachide... avec toujours le sens figuré de *C'est toi qui l'as dit !* L'image prend une autre dimension dans le découpage du temps, qu'elle restait peut-être seule à pouvoir désigner avant l'islamisation et la colonisation :
 - Comme souvent, le même mot, *weer w-*, désigne la lune et le mois ; si *bés b-* identifie bien un jour, la semaine n'est connue que par *ayubés g-* : un « cycle de jours », qui peut tout aussi bien désigner « quelques jours » ; *waxtu w-* (heure - emprunt à l'arabe) et *minit b-* (minute - emprunt au français) ne sont pas forcément précis et ne semblent pas avoir d'équivalents endogènes connus
 - Dans la journée, les heures ne sont définies que par leur manifestation visible : *yóor-yóor g-* est l'heure du matin à laquelle l'ombre d'une personne a la même taille qu'elle ; *tàkkusaan j-*, son équivalent au soleil descendant ; *njollor g-*, l'heure à laquelle l'ombre se terre entre les jambes – celle du soleil au zénith. Seul *xaaju-guddi g-* (le partage de la nuit → le milieu de la nuit) fait intervenir un découpage abstrait – parce qu'on ne voit pas la nuit ?

Ce caractère imagé est indissociable du rythme de la langue. La définition donnée par Senghor⁴ de l'œuvre d'art en Afrique Noire : « *une image ou un ensemble d'images rythmées* » s'applique parfaitement à la langue wolof : rythmes et syncopes exploités dans les comptines, les chants, les proverbes sont volontiers recherchés dans la langue.

L'influence de cette pensée imagée incruste le français du Sénégal : on peut avoir une idée des mécanismes de construction du langage à travers des exemples comme le néologisme *piluler*, concrétion des français de France *pulluler* et *pilule* : dans l'hexagone, il nous faudrait traduire *piluler* par « pulluler comme des pilules dans leur boîte ».

Ceci n'a rien de surprenant : l'énoncé de quelques phrases du wolof courant suffit à mettre en évidence que la pensée dont la langue est porteuse est difficile à intégrer pour tout autre qu'un Ouest-Africain.

Cinq phrases ne sauraient certes tout dire. Mais comme dans toute langue, on le sent bien, elles portent aussi un univers culturel propre ; répertoire et syntaxe réfèrent à un monde naturel, social et surnaturel dont la vision singulière constitue l'âme de l'ethnie wolof.

Les langues – les peuples qui les parlent – ne portent sans doute pas la même perception du monde, et on peut s'appuyer pour en parler sur une des approches

⁴ Senghor [2004] ; voici comme Senghor, dans le même entretien de 1976 avec Edouard Monique, analyse le poème *Dégg la*, que les enfants wolofs scandent dans leurs jeux : (...) « *tout poème négro-africain peut être exprimé en formules mathématiques, vous verriez le rythme de base qui est 1-2-3-4, 1-2-3-4, 1-2-3-4, 1-2-3-4, c'est à dire, c'est un tétramètre, chaque mètre étant formé de 3 syllabes. Mais c'est le rythme de base, c'est pas le rythme du récitant, car dans le rythme du récitant, vous avez 4 4 4 4, mais avec des silences de telle sorte que, en réalité, vous pouvez avoir 2 3 0 4, l'essentiel c'est qu'il n'y ait pas un mètre qui ait plus de 4 syllabes, donc ce sont des parallélismes asymétriques, c'est l'unité dans la diversité, c'est le rythme même de la vie, c'est une attente et la surprise dans l'attente. (...) Dans le vers négro-africain, (...) ce qui fait que le vers est vers, c'est que il y a quatre accents d'intensité dans chaque vers, et non pas qu'il y ait douze syllabes.* »

les plus passionnantes de la fonction sémiotique, qui forme signe en reliant une expression et un contenu, celle proposée par Louis Hjelmslev⁵ :

- La *substance des contenus* dans les différentes langues – la pensée non formée ? - ne se recouvre sans doute pas
 - A plus forte raison s'écartent-elle dans la façon dont elles structurent les *formes de ces contenus* - les objets, les concepts ?
- Il en va de même de la *substance de l'expression* – le *q* du wolof – l'uvulaire de l'arabe *qarib*) est à peu près imprononçable pour un français qui produira une vague *jota*, mais un wolof transformera en *s* le *j* du français
 - A plus forte raison, ils ne procèdent pas à la même structuration ni aux mêmes discriminations dans la *forme de l'expression* – *nd* est un seul phonème en wolof, qui distingue aussi des longueurs de voyelles inconnues du français comme dans *xol b-* (coeur) et *xool* (regarder), des géminations de consonnes non discriminées par le français : *gal b-* (or blanc) et *gall b-* (régurgitation du nourrisson), des ouvertures vocaliques non différenciées par le français, comme entre *fakk* (le *a* de l'anglais *but* - ne pas reconnaître [quelqu'un]) et *fàkk* (le *a* de *pâte* - déblayer), etc.
- Hjelmslev précise que cette analyse du signe vaut tant pour la langue (*système* de signes) que pour le discours (*processus* textuel bâti séquentiellement sur ce système). J'ajoute une indication qui n'est pas dans sa problématique : si jusque dans la substance des contenus, les hommes diffèrent, c'est, pour une part, parce qu'ils ont à faire à des *référénts* différents dans le monde réel.

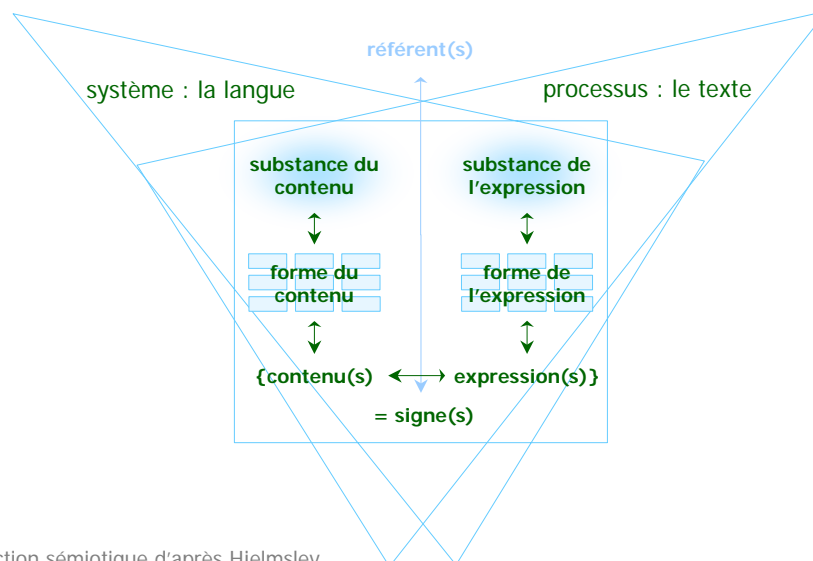


Fig. 1. : la fonction sémiotique d'après Hjelmslev

Voici quelques exemples de contenus et d'expressions de signes propres au wolof - parfois relativement à un univers de comparaison arbitraire : le français.

Premier exemple, celui de *yekkale*, qui dénote une réalité culturelle forte : la prise des repas dans les bols ou Calebasses collectives, qu'il faut néanmoins répartir dans la famille étendue. Cette répartition est très codifiée ; si dans les villes modernes la famille nucléaire peut être la base de la répartition, il n'en va pas de même dans la tradition. Femmes et hommes y mangent dans des bols séparés ; si un seul bol est préparé, les hommes y mangeront d'abord, les femmes ensuite, et parfois les enfants en troisième lieu. Le *yekkale* est un art, et la femme qui y procède jouit de considération ; elle doit être juste, c'est-à-dire tenir raisonnablement compte du statut social des commensaux (classes d'âge, invités...), être experte dans la

⁵ Hjelmslev 1966

disposition de la base du plat et du *ndawal* (poisson, viande, légumes qui l'accompagnent), manifester un sens esthétique... Si c'est une jeune femme qui prépare, la responsabilité du *yekkale* ne saurait lui incomber.

Derrière ces rites, se profile l'importance de l'alimentation dans la culture wolof, et avec elle le souvenir collectif de la disette - et peut-être sa menace présente. Tout ceci, c'est la foison de *substance* de contenu que cache en partie l'expression *yekkale*, qu'en partie elle *forme* et structure.

Second exemple, portant sur l'expression des sentiments et des qualités humaines cette fois. Un français est sensible à la chaleur humaine ; un wolof recherche la fraîcheur humaine... Le français valorise ce qui adoucit la rigueur d'un climat pourtant dit tempéré, le wolof ce qui l'aide à affronter la pénibilité de la chaleur tropicale ! La substance de contenu est au moins voisine : l'apaisement que l'autre apporte dans une relation confiante ou tendre ; les formes de contenu sont aux antipodes l'une de l'autre. Le wolof dit par exemple : *say kaddu dey seddal sama xol* (tes paroles rafraîchissent mon cœur → elles me font du bien → tes paroles me réchauffent le cœur). *Xol bu tàng* (le cœur chaud) n'est pas un signe d'apaisement, mais de colère. Quant au cœur triste, il est en wolof *fini* : *xol bu jeex*.

Les informations apportées par Oumar Marone⁶ et par Pierre Erly⁷ pourraient prolonger cet exemple par l'interprétation sociale de nombreux qualificatifs et catégories de pensée, tels que l'*humide* (l'émotivité, la maladie), le *frais/liquide* (cette fois comme le non-cuit, le non-achevé : l'enfance, intermédiaire, et parfois messagère entre les vivants et les morts), le *léger* (fragilité, simplicité d'esprit).

Ici, c'est l'organisation des contenus qui diffère : les *référents*, dont les termes concrets sont proches, sont largement communs entre les espaces français et sénégalais (chaud, humide, léger...), et les *substances* de contenu transportent des notions comparables (triste, coléreux, fragile) ; mais les langues les structurent, les mettent en *formes* et en relations, les valorisent ou dévalorisent de façon lointaine, parfois pour des raisons triviales (climats) parfois pour des raisons peu accessibles liées à des interprétations du monde irréconciliables (relations avec l'au-delà).

Troisième exemple, sur les constituants de la personne humaine : en France, on distinguera volontiers le corps (l'homme matériel) et l'esprit (l'homme pensant), auxquels on adjoindra parfois le cœur (l'homme ressentant) et/ou l'âme (l'homme métaphysique) ; la tradition wolof voit *nit k-* (l'être humain), comme constitué de *yaram w-* (corps), de *fit w-* (force vitale), de *bakkan b-* (souffle vital) :

- *yaram w-* : proche du concept français du corps ; c'est l'enveloppe matérielle dont le nouveau né s'habille et que défunt il abandonne à son départ ; certaines expressions montrent que *corps* et *yaram w-* sont malgré tout décalés :
 - *Amul yaram* (il/elle n'a pas de corps → il est maigre, il est décharné) ; *yaram w-* c'est le corps plein, le corps plantureux qui, par exemple, fait une belle femme, mais qui peut aller jusqu'à l'obésité
 - *Yaram wi neexul* (le corps n'est pas agréable → il/elle n'a pas toutes ses facultés mentales, il n'a pas toute sa tête) ce que le français rattache à l'esprit, ou physiquement au cerveau, à la tête - fait clairement partie du corps global wolof
- *fit w-* : c'est pour partie un principe d'âme, de santé, de courage, de cœur, au sens du cœur à l'ouvrage ; *fit w-*, c'est ce que le *dëmm* (sorcier anthropophage) veut capter pour augmenter son capital de vie⁸, un fluide immatériel qu'il ingère peu à peu ; pour un homme malade on dit : *fit wu*

⁶ Marone 1969

⁷ Erly 1972

⁸ L'anthropophagie du *dëmm* est symbolique, sans rapport avec le cannibalisme.

oyof (une force vitale légère, mal accrochée à la vie) ; *fit w-* n'est pas une abstraction métaphysique, c'est une réalité expérimentée quotidiennement

- *Yaa ngi nawal sama fit* (tu fais envoler ma force vitale → tu me surprends, tu me fais peur)
- *Daw na, te sama fit wi di tegg-tëgg* (j'ai couru, et ma force vitale bat et rebat → j'ai couru, et mon cœur bat la breloque)
- *bakkan b-* : littéralement le nez, mais aussi le souffle vital, la vie, parce que le nez est l'organe de la respiration, et qu'on ne peut ni vivre sans respirer, ni respirer sans vivre
 - Contrairement à *yaram w-*, *bakkan b-* ne se crée ni ne se perd, le souffle vital suit le défunt au royaume des morts et revient avec le nouveau-né qui rejoint le monde des vivants
 - Mais *bakkan b-* est aussi le bonheur de la vie. On dit : *topp sa bakkan* (suivre ta vie → suivre ton bon plaisir), et le dérivé *bakkane*, que nous assimilons à un verbe d'état, qualifie ce qui est fait de plaisirs, ou celui qui est « bon vivant » ; là où *fit w-* est force morale, *bakkan b-* est pulsion de vie : *bakkan b-* est une passerelle entre *fit w-* et *yaram w-*...
- Certes l'homme est aussi caractérisé par *xel m-* (esprit, intelligence), par *xol b-* (cœur), etc. mais ceux-ci ne sont pas vus comme les constituants profonds de la personne humaine.

Si elle vise le même référent humain, la *substance* de la vision de la personne humaine qu'ont le wolof et le français de l'homme diffèrent et sa *forme* plus encore.

Quatrième exemple : la vision pronominale des personnes. Si la base de la conjugaison repose sur les 6 personnes connues du français, deux écarts au moins apparaissent entre les deux langues :

- Les indices personnels du wolof ne portent jamais d'indication de sexe : il[s]/elle[s] ne sont pas précisés ; comme nous le vérifierons plus loin, le sexe n'a aucune existence grammaticale en wolof
- Le wolof, notamment dans les proverbes, joue d'une confusion entre les personnes que le français fustige comme erreur grammaticale ; par exemple : *ku tuumal ñepp, yaa taq* (qui accuser tous, toi être-souillé → celui qui accuse tout le monde, c'est toi qui est sali → si tu accuses tout le monde, c'est toi qui est Sali) ; je ne sais ce qu'il faut en conclure, si ce n'est : voici un des nombreux modes de pensée du wolof auquel moi français je n'ai pas accès ; je comprends les mots, je comprends l'idée exprimée, je ne comprends pas leur organisation logique...

La grammaire, et non plus seulement la sémantique, met donc en place des formes de contenu différentes entre le français et le wolof, là où ne voit pas où les substances de contenu pourraient s'opposer ; en tout cas rien dans leurs référents réels ne peut le justifier, rien d'autre que ce qu'on peut placer des rapports sociaux dans ces référents. La mise en forme des indices personnels contribue probablement à exprimer une vision de la relation entre la personne et le cosmos, sans que nous soyons capables de la définir.

Cinquième exemple : les significations de *suba* dans le découpage temporel. *Suba* est, selon le cas, demain ou le matin. De nombreuses langues font le même rapprochement : *Morgen/morgen* en allemand, *mañana* en espagnol, *manhã/amanhã* en portugais ; or le français (*demain, matin*), l'italien (*domani, mattino*), l'anglais (*tomorrow, morning*) ne paraissent pas associer les deux notions.

Des langues latines, des langues germaniques, des langues Niger-Congo, parmi beaucoup d'autres – n'ayant donc a priori pas grand-chose en commun, ayant « inventé » leur organisation indépendamment les unes des autres – structurent à l'identique le contenu de *suba*. Le génie de ces langues associe *demain*, qui succédera à aujourd'hui à *partir du matin*, dans le lexique. D'autres n'ont pas fait ou ont perdu cette association : c'est le cas du français, dans lequel *demain* est issu

du latin *de mane* (à partir du matin), mais qui a préféré pour *matin* repartir de la racine bas-latine *matutina* plutôt que de *mane*...

C'est à peu près l'inverse qui apparaîtrait si l'on cherchait à traduire le français *aimer* – au sens amoureux – dans les mêmes langues : on trouverait (parmi la complexité des réseaux sémantiques d'aimer), des dichotomies voisines en wolof (*bëgg, nob*), en anglais (*to want, to love*), en espagnol et en portugais (*querer, amar*). Le français ignore ce sens de vouloir, ou le réserve à un *vouloir posséder* qui évacue le contenu simple et amoureux de *bëgg* ou *querer*.

Ce cinquième exemple tempère donc les quatre premiers, dans lesquels tantôt les référents, tantôt les substances, tantôt les formes de contenu s'écartaient d'une langue à l'autre ; il montre que l'intelligence des langues, à partir de référents semblables, peut faire proposer à chacune, et sans possibilité d'emprunt ou d'influence, des substances et des formes de contenu semblables, et en rapprocher les expressions.

Sixième et dernier exemple : comment pense-t-on et comment dit-on *finir* dans les 2 langues ; la substance du *finir* français est définie avec la plupart de ses nuances en wolof, mais y est partagée entre plusieurs termes ; les sens de *délimitation*, de *but*, d'*homme fini* du français ne sont pas associés à ses équivalents wolofs ; les sens d'*avoir maigri*, de *se taire*, voire de *complétude* de ses équivalents wolofs ne sont pas associés au *finir* français ; le français privilégie les actions de *finir* et les instances transitives du verbe ; le wolof part des états et les instances intransitives de ce contenu (pour les dériver en actions et en instances transitives).

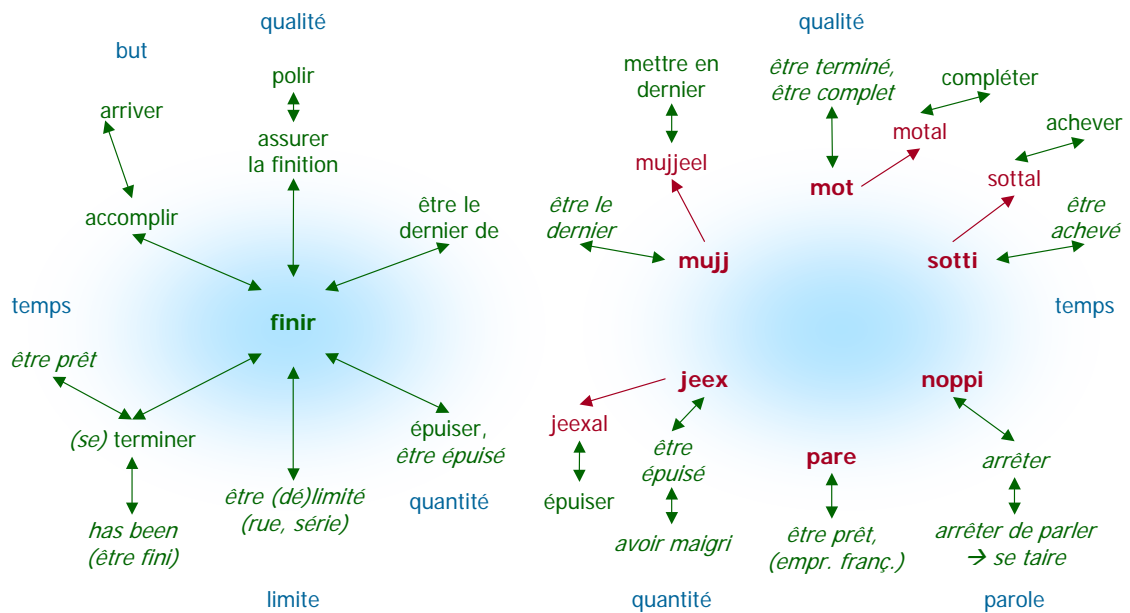


Fig. 2. : Penser et dire « finir » en français et en wolof (en italique, les sens intransitifs)

Les deux langues portent donc des substances de contenu voisines, mais les organisent dans des réseaux d'expression du contenu différents, les hiérarchisent différemment, avec des angles et des focus différents. Le wolof parle spontanément *ce qui finit* (ou est finissable) et il est capable d'entendre naturellement *finir de parler* dans *finir* ; le français parle spontanément de *ce qu'on finit* et des actions pour ce faire... La finitude, opposé à l'infini, si tant est qu'elle y soit définie, n'est pas en wolof corrélée au finir, pas plus que la parole ne l'est en français.

Quelques phrases et quelques exemples ne sauraient tout dire. Surtout ce qu'une langue dit rarement ; elle-même, ce qu'est le statut, le rôle, la fonction sociale de la parole... Communiquer ? Certes...

Dans le monde wolof, au commencement est le verbe et le verbe est la fin de toute chose : la parole est l'alpha et l'oméga de la vie sociale. Le maniement du verbe, l'art montré dans la palabre détermine la reconnaissance sociale, le respect, la

confiance. Mais l'art oratoire ne se résume pas à des joutes formelles, le combat porte tout autant sur le raisonnement, le maniement des concepts, la philosophie : il mêle tous les plans de l'expression et du contenu.

La parole a sa caste : celle du griot ; certaines fonctions de parole lui sont réservées ; et avec elles, un mélange de crainte, d'admiration et de mépris sanctionnés par l'interdit exogamique, encore respecté dans le monde moderne, et par la sépulture dans les baobabs, qu'il interdit. Il chante les louanges ; décline les généalogies qui en sont la fondation ; du texte et de sa sonorité, donne libre cours à ses sentiments ; libère la parole de ses tabous ; détient et transmet à ses neveux ou à ses fils les secrets dont le commun doit être préservé. Le griot est maître de la parole et par elle maître du secret. Ce que l'homme libre ne saurait exprimer sans se mettre en danger ou sans déroger, le griot se substitue à lui pour l'exprimer ou en sceller le savoir.

Si la parole est dangereuse, c'est qu'elle est magique. La parole, la langue, *cat l-* (le bout pointu de la langue) sont les premières armes de la sorcellerie. La parole est dangereuse parce qu'elle met en jeu des forces que l'homme ne peut contrôler : le griot, de par sa naissance, sait seul la dompter, comme est seule à même de dompter le feu la caste des forgerons⁹. La relation avec des forces incontrôlables de la nature est, en Afrique de l'Ouest, le fondement des castes et la parole en fait partie. Elle fonde aussi le statut de la femme, lieu du plus grand des mystères : la vie, et par là objet des mêmes craintes, de la même vénération, du même dédain ; c'est la femme qui transmet le *fit* (force vitale), et, si elle en a, les dons de sorcellerie...

De ce statut d'homme à la fois souillé et redouté, le griot, en l'occurrence la griotte, hérite de tâches qui mettent son attributaire en contact avec des forces : tresser ou effectuer la toilette des morts.

Depuis qu'Adam les a nommés et a pris l'ascendant sur la création, la parole est donc pouvoir sur les êtres et les choses. Paradoxalement, celui qui détient le pouvoir ne l'utilise pas lui-même : le roi s'exprime à voix basse, à l'oreille tendue de son griot, et c'est la voix du griot qui porte ses sentences au peuple. Le roi, qui est lui-même tout à la fois magicien, chef spirituel, chef politique, chef militaire, pivot des biens reçus en cadeaux spontanés, conventionnels ou forcés et qu'il transmet ensuite, n'exerce que par l'intermédiaire du griot le pouvoir de la parole.

Une autre modalité de codification fondamentale de la parole est le rapport de parenté à plaisanterie, qui autorise les propos en apparence les plus libres entre *kal* (parent à plaisanterie). Entre des *kal*, les quolibets vachards comme les insultes graves dans d'autres contextes, ont le rire pour seule sanction. N'oublions pas qu'en wolof, *déedéet* (non), le non de la contradiction, est déjà une impolitesse : en aparté comme dans la palabre, on exprime son désaccord en commençant par dire *waaw* (oui) et *dëgg la* (c'est vrai), pour démontrer peu à peu l'inanité de ce à quoi on répond... Mais son *kal*, on peut le railler, l'injurier, l'accabler de toutes les tares.

Nombre de relations déterminent des rapports de *kal b-* :

⁹ En toute rigueur, il faudrait parler de sous-castes des griots, des forgerons, etc. la seule caste étant celle des *ñeeño* (gens de caste proprement dits), par opposition aux *géer* (hommes libres), mais aussi aux *jaam* (esclaves, qui peuvent être de toute origine)

La structure des *ñeeño* (voir Diouf 1981) est passablement complexe, puisqu'on peut y distinguer :

- Les différents « corps de fonctions sociales » : *wuude* (cordonniers), *lawbe* (boisseliers), *gével* (griots), *tëgg* (forgerons) – chez les Toucouleurs, les *cubalo* sont la sous-caste des pêcheurs...
- Les *jëf-lekk* (agir-manger → les « artisans »), les *sab-lekk* (chanter-manger → les griots chanteurs musiciens et laudateurs), et les *ñooole* (les griots courtisans et bouffons – Félix Brigaud, cité par Mamadou Diouf, ne les classe pas parmi les *ñeeño*, mais comme une seconde caste)
- Les castes d'origine wolof et celles provenant d'autres ethnies : au XVIII^e siècle les *lawbe* toucouleurs ont supplanté les *seeñ*, boisseliers wolofs
- Parmi les griots, les *gawlo* sont les « griots des griots ». On entend parfois dire qu'ils sont « plus noirs que les griots », ce qui est bien sûr sans fondement, mais en dit long à la fois sur la dévalorisation des gens de caste et sur la dévalorisation de la peau noire (dramatique en elle-même, et qui incite en outre les femmes à l'abomination du *xeesal* (dépigmentation) !)

- Certaines relations de parenté ;
 - Grands-parents et petits-enfants, qui sont de ce fait dans un double rapport symbolique, celui de *kal* et celui d'époux lorsqu'ils sont de sexe opposé, de rivaux sinon. La grand-mère vénérée peut se voir dire ses quatre vérités par son petit-fils (il se moquera par exemple de sa mort prochaine), qu'elle traite comme son petit mari ; ceci tient au fait qu'un enfant est toujours un ancêtre qui revient¹⁰ : son statut d'ancêtre le place symboliquement dans la classe d'âge de sa grand-mère, donc comme son époux potentiel
 - Les cousins croisés (voir note 20), qui ne peuvent manquer de se traiter de fou ou d'esclave à la moindre occasion. Or cousins et cousines croisés ont ce même rôle de conjoints potentiels, non plus symboliques cette fois, mais réels.
- L'appartenance à des *sant* (clans patronymiques) en rapport de *kal* ; ainsi d'un Jeñ et d'un Fal, qui s'accusent en riant des pires vilénies en se rencontrant, serait-ce pour la première fois ; les plaisanteries sur la glotonnerie, d'un très mauvais goût par ailleurs, y tiennent une place de choix. Cette parenté dépasse le cadre de l'ethnie, wolof et sérères partageant par exemple beaucoup de *sant* (Juuf et Fay *kalent* donc quelle que soit leur ethnie), et des correspondances entre *sant* étendant à l'infini le jeu des relations de *kal* (un mandinka Traore est assimilé au clan des Jóob et se trouve ainsi le *kal* des Njaay)
- L'appartenance à des ethnies en rapport de *kal* ; les ethnies elles-mêmes s'y appartiennent : les Sérères sont les cousins à plaisanterie des Lébous, des Toucouleurs comme des Diolas, ce qui traduit des pans d'histoire commune entre ces peuples. Sur un marché, le premier regard sait généralement pressentir l'appartenance ethnique, vite confirmée par l'échange des *sant* : le *waxaale* (marchandage) s'illumine aussitôt de sourires, les mépris réciproques de l'esclave se renvoient comme une balle de ping-pong, client et vendeur y puisent de nouveaux arguments de négociation, soit pour fustiger la pingrerie de l'autre, soit pour justifier un compromis. Sous cette apparence facétieuse se cache une véritable relation d'alliance entre peuples, un pacte de non agression dont le viol entraînerait la malédiction. Ne dit-on pas que les indépendantistes diolas, rançonnant voire massacrant les passagers de taxis-brousse, épargnaient leurs cousins sérères ? Or les wolofs, en tant qu'ethnie, ne paraissent eux-mêmes nullement inclus dans ce réseau d'alliances tissé d'une ethnie à l'autre dans toute l'Afrique de l'Ouest
- L'appartenance à des castes en rapport de *kal* (forgerons / autres castes) ou à une ethnie et une caste en rapport de *kal* (peuls / forgerons) - ce que je n'ai pas non plus personnellement constaté

Cette relation qui libère la parole, constitue manifestement une soupape de sécurité dans des échanges oraux très contraints, au même titre que la liberté de langue des griots ; elle est aujourd'hui analysée comme un modèle d'outil contribuant à l'apaisement des conflits¹¹.

Elle contraste fortement avec le respect - fortement asymétrique - que se doivent les époux réels, et les parents et les enfants, et plus encore avec celui qui prévaut entre les *goro* (gendre, bru, beau-père, belle-mère, plus généralement toute relation de famille par alliance) : entre *goro*, une distance courtoise est de mise et tout écart de langage proscrit. La femme, qui rejoint souvent encore la famille de son mari après la première naissance, y reste à vie l'étrangère...

Dans la société du verbe, le nom situe d'emblée chaque individu : le *sant* d'un wolof le situe immédiatement pour tout membre de la société comme appartenant à tel

¹⁰ Voir par exemple : Rabain 1979

¹¹ Voir les travaux de Raphaël Ndiaye, par exemple Ndiaye 1992

lignage paternel¹², à telle caste, à telle lignée aristocratique ou maraboutique ; elle ne marque pas l'intégralité de sa position sociale, que la mémoire collective sait pourtant parfaitement identifier : la classe d'âge, premier repère du statut et de la hiérarchie sociale, l'appartenance à une lignée d'esclaves, et, faut-il désormais ajouter, la position dans la société moderne, parfaitement découplée des attaches traditionnelles : il s'agit de deux mondes totalement indépendants. On peut être dédaigné comme *wuude* (caste des cordonniers) et révééré comme ministre...

Attaché à son lignage par *sant w-*, le wolof l'est encore par *tur w-* (prénom) ; celui-ci n'est pas choisi par les parents, mais provient de l'ancêtre (défunt ou vieillard) manifestant, par exemple dans les rêves de la mère, son désir de revivre. La langue est pour une fois trompeuse, puisque *turandoo b-* (celui avec qui on partage le nom → homonyme) est à l'origine de *tur w-* (prénom), à l'inverse de la dérivation qui l'en fait provenir. Il ne s'agit pas toujours d'un ancêtre physique, il suffit que sa classe d'âge lui confère ce statut symbolique. D'où l'abondance des *Ndey, Pàpp, Vieux, El Aj, Maam...* : ceux-ci ne sont pas des prénoms, ils identifient le rapport d'homonymie entretenu avec l'homonyme de son enfant¹³ : Maman, Papa, Grand-père ou Grand-mère, Vieux et El Hadj étant utilisés hors du cercle de famille et louant pour leur part soit la sage vieillesse, soit l'accomplissement du pèlerinage. Ces *marques d'homonymie* permettent d'autre part de ne pas manquer de respect à l'ancêtre revenu à travers l'enfant, puisqu'il ne convient pas que les enfants ou les petits-enfants, *kal* ou pas, interpellent leurs parents ou leurs grands-parents en usant directement de leur prénom.

Le nom est appartenance et le verbe est pouvoir. Malheureusement, l'envers du décor se dévoile de façon flagrante, et en premier lieu dans la vie politique : le verbe y reste dans le meilleur des cas le juge de toute chose : c'est lui, et non les convictions, qui fait et défait les alliances ; c'est lui, et non les actes et les résultats, qui fait et défait les rois.

La langue et son usage sont ainsi aussi codifiés que la société est stratifiée, ou plutôt traversée par différents systèmes de stratification (caste, classe d'âge, sexe, parenté, richesse et travail moderne, ethnies...) ; le wolof ne se décline pas seulement en registres, en dialectes et sociolectes comme toute autre langue, mais aussi dans des usages sociaux qui interdisent ou favorisent des ordres de langue différents selon la situation. Une femme dansant au rythme des griots peut délivrer des ballades extrêmement crues, très mal vus dans toute autre circonstance mais ne déclenchant alors que les rires ; qu'il s'agisse de femmes *lawbe* (caste des boisseliers toucouleurs), une hilarité rouge vif est garantie.

S'il fallait synthétiser ces différents traits du wolof en un seul, on pourrait dire que tout dans la langue wolof, par l'exercice de sa fonction de communication comme par sa construction, ramène à l'essentiel pour un Africain de l'Ouest : l'humain, entendu comme l'homme dans le groupe social, comme l'homme dans la société, comme l'homme dans un réseau d'échanges, ce qui à l'évidence inclut pour lui les différents cercles sociaux des vivants et des esprits ancestraux.

Et l'univers culturel wolof envisage l'homme de manière foncièrement globalisante, fréquemment traduite dans les échos de la langue : autant le Parisien sépare par exemple les sphères économique, médicale, politique, religieuse... autant le Bawol-bawol tend à simplement les englober dans l'humain – ce qui soit dit en passant peut être une force comme une faiblesse.

Là où nous distinguons entre les pratiques religieuses, magiques, scientifiques (que nous confions au clerc, au voyant, au médecin), le wolof s'en remettra au savoir et

¹² Contrairement à sa voisine sérère, la société wolof est patrilinéaire et le lignage paternel : *geño g-* (← ceinture) y est prépondérant, mais il y subsiste des traces de matriarcat et le lignage maternel : *meew m-* (← lait) est influent. Un homme hérite des terres et des outils de son père, mais des armes de son oncle maternel. Voir par exemple Rabain 1979.

¹³ L'homonyme est toujours d'une génération antérieure à celle des parents. Si cette alternance générationnelle n'était pas respectée, l'enfant pousserai prématurément la génération de ses parents dans l'au-delà...

au don de *jabraan b-* (féticheur) ou de *sëriñ s-* (marabout) qui soigne et apaise l'homme en tant que tel et non par un organe ou un autre. *Nit nit ay garabam*, dit d'ailleurs le proverbe : l'homme est le remède de l'homme.

J'ajoute une digression : le wolof - comme l'immense majorité des langues - est une *langue parlée-écrite*... non écrite, ou seulement transcrite, soit en caractères arabes par des locuteurs arabisants (le *wolofal*), soit en caractères latins étendus par des locuteurs occidentaux. Sa transcription latine n'est ni plus, ni moins légitime que sa transcription arabe. L'orthographe du wolof ne porte rien de l'histoire de la langue - ce qui la rationalise, mais handicape lourdement l'analyse. On ne devrait pas au sens strict parler d'orthographe du wolof, mais de conventions orthographiques pour l'écriture du wolof : la notion d'orthographe, les règles de césure des mots ne relèvent pas de la langue, mais d'un besoin de standardisation exogène, en vue de rendre compte au mieux de la prononciation comme de la syntaxe. Aussi les scribes réguliers du wolof sont-ils rares ; aussi l'administration, après avoir pourtant validé la standardisation ces conventions¹⁴, est-elle la première à écrire toponymes et patronymes selon une orthographe purement phonétique ou coloniale - donc différente au Sénégal et en Gambie... Beaucoup de chemin reste à faire pour une formation et une alphabétisation dans l'écriture régulière.

Et une digression dans la digression : l'écrit ne relevant pas de sa tradition, on comprend que le seul véritable contrat pour un wolof soit la parole donnée.



¹⁴ Par décret du 10 octobre 1975

Les catégories lexicales : état de l'art

Mon propos n'est pas de décrire l'exhaustivité de la syntaxe du wolof¹⁵, ce que les variantes dialectales d'une part, le peu de stabilité atteint par son analyse linguistique et grammaticale d'autre part¹⁶, rend d'ailleurs très complexe, mais uniquement d'attirer l'attention sur quelques-unes des particularités de ses matériaux.

Voici un rappel des catégories lexicales (au sens large) habituellement décrites en wolof :

- Dans les groupes nominaux :
 - Noms communs (ou bases nominales / bases verbo-nominales chez Aram Faal), désignant un objet, une personne, une idée : **bunt** (porte)
 - Spécificatifs (ou modalités nominales), précisant la classe du nom et jouant le rôle d'article, de possessif, de démonstratif : **bunt bii** (cette porte-ci, la porte qui est tout près)
 - Noms propres : lieu, personne, esprit...
 - Indices personnels (ou pronoms, ou modalités verbales, ce qui appellera évidemment un commentaire), représentant un groupe nominal : **damay** (je, au processif imperfectif affirmatif¹⁷)
 - Numéraux : désignant la quantité d'un groupe nominal : **juróomi bantu Yalla** (cinq « bouts de bois de Dieu » → cinq personnes, et souvent cinq enfants¹⁸)
 - Connecteurs (ou conjonctions), reliant les groupes nominaux : **-i** dans l'exemple précédent, **-u** dans *xaalisu baayam* (l'argent de son père)...
- Dans les groupes verbaux :
 - Verbes (ou bases verbo-nominales), désignant une action, un événement ou un état) : **tàng** (être chaud, faire chaud)
 - Adverbes, qualificatif d'un groupe verbal : **ndànk** (doucement)
 - Coverbes (ou adverbes idéophones), marquant un « superlatif verbal » : **tàng jér** (être très chaud, faire très chaud)
- Interjections, au sens large : **ndeysaan** (« c'est émouvant » - triste ou heureux)
- Entre les propositions
 - Conjonctions de subordination (ou connectifs) : **dof ba dee** (être fou à en mourir, être complètement fou)
- Entre syntagmes de même statut (groupes, propositions) :
 - Conjonctions de coordination : **demal te ñów** (pars puis reviens – ce n'est pas un titre de polar, mais la formule consacrée lorsqu'un hôte s'absente de la maison)

¹⁵ Divers ouvrages en traitent, tels le *Précis de grammaire fonctionnelle de la langue wolof* d'Arame Fal, utilisé ici arbitrairement comme référence. On pourra également s'y reporter pour les conventions phonologiques standardisées.

¹⁶ Personne n'est encore d'accord sur une compréhension complète du système verbal du wolof, comme le montrent les différentes références citées (CLAD 1977, Robert 1991, Fal 1999, Diouf 2001, N'Diaye-Corréard 2003...).

¹⁷ La focalisation processive marque le processus lui-même, l'aspect imperfectif le caractère incomplet de l'action. Le processif imperfectif traduit de façon privilégiée une propriété ou une description intrinsèque : *gaynde day ñar* (le lion rugit [même s'il ne rugit pas maintenant...])

¹⁸ Cette périphrase est utilisée pour ne pas dénombrer les personnes, ce qui attire le mauvais œil, notamment la malveillance des *dëmm*, sorciers anthropophages avides de force vitale à ingérer.

Les quelques caractères suivants de la langue sont représentatifs de solutions fréquentes en Afrique de l'ouest, distinguant fortement le wolof des catégorisations par exemple des langues indo-européennes.

Les coverbes

Le terme de coverbe dénote bien, d'une part la proximité de cette catégorie avec celle des adverbes, d'autre part sa spécificité d'accolement à un seul verbe. Bizarrement, les coverbes ont toujours le même sens¹⁹ : l'intensificateur *très*, mais jamais la même forme selon le verbe. Le coverbe construit en quelque sorte un superlatif verbal :

- *Tàng na jér* (il fait très chaud)
- *Sedd na guy* (il fait très froid)
- En revanche, *lool*, dans *liw naa lool* (j'ai très froid) est bien un adverbe...
- *Saf na sàpp* (c'est très bon, ou c'est très épicé, ou... elle est canon)

Sans doute ce mécanisme d'intensification est-il peu économique, mais il s'inscrit peut-être dans un procédé plus général de renchérissement ou d'escalade, visant à toujours embellir, dépasser la langue banale. Ne faut-il pas le rapprocher par exemple de l'enjolivement des noms et des prénoms : les salutations, les clôtures, et parfois le corps des interactions, fourmillent du martèlement du patronyme de l'interlocuteur, que l'on fera volontiers suivre, dans un échange un peu protocolaire, voire plaisamment protocolaire, de son « enjoliveur » rituel (*Njaay Jatta*, *Jóoba-jubba...*) ce qui n'est d'ailleurs que le début de la longue litanie de louanges du clan) ou plus inattendu (*Dominique Rocheteau*, adressé à tout autre Dominique, et même *Raymond Domenech*, simplement parce que les deux noms présentent la même rythmique !).

La classification nominale

La notion de genre au sens où nous l'entendons n'est pas connue du wolof. Ceci est paradoxal dans un univers où les rôles sociaux de l'homme et de la femme sont extrêmement différenciés, mais la langue, pour rendre compte des rapports sociaux qu'elle contribue d'ailleurs à installer, préfère mettre en lumière les classes d'âge, piliers principaux de la hiérarchie sociale. Tous les rapports de parenté sont ainsi décrits selon l'ordre de naissance : le français dit qui est son frère ou sa sœur, et les qualifie si nécessaire d'aîné ou de cadet ; le wolof dit est qui son aîné (*sama mag*) ou son cadet (*sama rakk*), et ne précise si nécessaire son sexe que par une périphrase : *sama rakk bu jigéen* (« mon cadet qui est une femme »), *sama mag bu góor* (« mon aîné qui est un homme »). Pour le wolof, il est beaucoup plus important de définir qui doit service et respect, que de préciser le sexe d'une personne²⁰. Tout contrevenant se fera d'ailleurs remettre en place par la sentence :

¹⁹ Sauf avec le verbe *ne* (*dire*, faire comme si), doté et constamment enrichi de nombreux coverbes qui en altèrent le sens : *ne mes* (disparaître)

²⁰ Les termes frère et sœur ne sont pas absents, mais *càmmiñ* et *jigéen* ne désignent littéralement que le frère pour la sœur et la sœur pour le frère, et de façon classificatoire l'homme pour la femme et réciproquement. L'homme qui risque un *sama càmmiñ* (mon « frère à moi femme ») se pose instantanément comme homosexuel ou dans la parodie de l'homosexualité.

En revanche, le wolof distingue toujours les oncles (*nijaay*) et tantes (*yumpañ*) maternels des oncles (*tonton*, qui a largement supplanté cet usage de *baay*) et tantes (*bàjjen*) paternels. *Nijaay* et *bàjjen* jouent un rôle très important dans la famille wolof, contrastant avec le rôle effacé des *yumpañ* et *tonton*.

Les cousins croisés qui s'appellent souvent *sang* et *jaam* (maîtres et esclaves symboliques - enfants d'un frère - les « maîtres » - et d'une sœur - les « esclaves ») sont également distingués des cousins parallèles : *rakk* ou *mag* (donc assimilés aux frères et sœurs - enfants de deux frères ou de deux sœurs). Les premiers sont parmi les premiers prétendants matrimoniaux, une relation entre les seconds est plutôt considérée comme incestueuse. Ceci appelle des nuances ; en milieu traditionnel, le premier mariage unit souvent des cousins croisés, un second mariage entre cousins parallèles peut

« *dumaa sa morom* » (je ne suis pas ton égal → n'oublie pas que tu es d'une classe d'âge inférieure). Les choses vont plus loin puisque chacun est supposé appeler *Papp* (père), *Ndey* (mère), *Nijaay* (oncle maternel) les membres de la classe d'âge de son père ou de sa mère, *Maam* les membres de la classe d'âge de ses grands-parents... Cette parenté de substitution a une réalité forte, elle se traduit, au moins en l'absence des parents biologiques, par la possibilité d'une relation d'autorité, ou parentale.

Le genre est utilisé d'une autre manière par la langue, cette fois sans rapport avec le sexe - qui n'en est qu'une des formes²¹ - sous la forme de la classification nominale, celle-ci se matérialisant par la consonne initiale du spécificatif - et son écho éventuel. Les classes nominales sont au nombre de huit au singulier, et de deux au pluriel. Rigoureusement, les bases nominales ne sont donc pas regroupées en classes, mais ordonnées par des classificateurs :

- *Bunt bi* (la porte)
- *Guy gi* (le baobab)
- *Ndox mi* (l'eau)
- *Soxna si* (l'épouse, la dame, Madame)
- *Fas wi* (le cheval)
- *Nit ki* (l'être humain, la personne)
- *Jakka ji* (la mosquée)
- *Ndaw li* (le messenger)
- *Nit ñi* (les gens) ; *ñ-*, marque le pluriel de huit termes désignant des personnes
- *Fas yi* (les chevaux) ; *y-* marque tous les autres pluriels

En réalité, la langue comporte encore trois marques de classes supplémentaires et particulières, puisque les classes qu'elles définiraient sont vides, mais produisent les mêmes formes :

- *f-* qui forme des indices spécificatifs de localisation : *foofu* (cet endroit, le lieu dont j'ai parlé)
- *n-* qui forme des indices spécificatifs de manière : *nan* [...] ? (comment [...] ?)
- *c-* qui forme des connecteurs spécificatifs d'intériorité : *ca néeg ba* (dans la pièce qui est là-bas) (*c-* est très défectif et il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un connecteur ayant subi l'attraction formelle des spécificatifs)

Les classes du wolof sont la plaie des apprenants de tous les niveaux : on n'a jamais pu établir de logique claire présidant à l'appartenance d'un terme à une classe ou à une autre. Certes, on arrive à leur associer dans certains cas des domaines thématiques :

- *k-* est utilisé pour les personnes : *nit k-* (être humain),
- Mais *j-* l'est pour beaucoup les relations de parenté ou d'autres termes personnels : *jigéen j-* (femme)
- Et *m-* pour les noms propres ou les pronoms : *yow mile !* (toi que voici ! → toi vraiment !) ;
- *g-* pour les arbres : *guy g-* (arbre baobab),

être non seulement admis mais prisé. Et l'adage sérère précise que *seul le roi peut épouser sa sœur - sa cousine parallèle*.

²¹ Voir le chapitre *Typologie* de Denis Creissels, dans Heine & Nurse eds 2004, qui m'a considérablement aidé à ordonner cette réflexion.

- Et *b-* pour leur fruits : *guy b-* (pain de singe, fruit du baobab) ;
- *g-* pour les régions, les pays et les villes : *Kajoor g-* (Cayor),
- Mais *b-* pour leurs habitants : *Bawool-bawool b-* (habitant du Baol)
- Et *s-* pour le groupe ethnique ou régional lui-même : *Séeréer s-* (les Sérères, le peuple sérère).

La distinction entre personnes humaines et êtres non humains ou objets par les classes nominales est une constante de toutes les langues qui en comportent - ce qui est très fréquent dans les langues Niger-Congo. Mais la relation classe/domaine sémantique n'est pas toujours détectable et lorsqu'elle l'est, le taux d'anomalies oblige à renoncer à toute expression de règles ou de moyens mnémotechniques ; on a remarqué que les enfants commettaient très peu d'erreurs de *surclassification* ; ils savent rattacher un nom à une classe et ne se font pas prendre dans ses pièges sémantiques.

Le phénomène de transfert de classe est particulièrement intéressant : la classe *s-* héberge les diminutifs de termes des autres classes : *ndox m-* (l'eau), *ndox s-* (un peu d'eau). Les singuliers collectifs sont également formés par un tel transfert : *janq b-* (la jeune fille), *janq j-* (l'ensemble des jeunes filles), comme *géwél b-* (le griot) et *ngéwél g-* (l'ensemble des griots, l'art des griots), les classes *s-* et *j-* étant souvent les cibles de ce transfert. Des exemples de transferts plus isolés abondent : à côté des *pël b-* (homme peul) et *pël g-* (les Peuls) attendus, se trouve aussi *pël g-* (campement peul). On remarque que ces transferts sont souvent accompagnés d'une alternance consonantique initiale.

Mais la répartition en classes nominales recouvre également une catégorisation plus formelle, perceptible dans les dérivations par suffixation. Les dérivés peuvent être classés de deux manières : soit en épousant la classe de leur racine, ce qui est très fréquent : *jëf j-* (action) → *jëfin j-* (façon d'agir), soit en prenant la classe induite par leur suffixe, ce qui l'est également ; la plupart des dérivés de qualité (en *-aay*) et (tous ?) les dérivés d'agent (en *-kat*) sont de la classe *-b*.

L'absence de régularité actuelle dans la classification rend très difficile l'analyse de l'origine des classes et de leur signification profonde. Elle est d'autant plus étonnante que la syntaxe du wolof est souvent par ailleurs d'une grande rigueur, comme dans la construction des spécificatifs ou le système de numération.

Les classes étaient sans doute initialement porteuses d'une structuration de la sémantique, inscrite dans l'expression de genres complexes, et dont ne subsisterait aujourd'hui que des pans ; le wolof éprouvait le besoin de préciser la couche lexicale de la sémantique par une surcouche classificatoire. Considérons le français *je plante des tomates* et *je mange des tomates* : seul le contexte identifie précisément le signifié de *tomate* ; le wolof lèverait quant à lui cette ambiguïté par les classes. Anneke Breedveld²² a formulé à propos du pular l'hypothèse d'une structuration des classes par réseaux de connotations associatives : le nourrisson, porté par sa mère, appartiendrait à la même classe que les fruits, portés par l'arbre. Il est exact que le wolof dit *nenne b-*, et non *nenne k-*, comme on pourrait l'attendre pour une personne. Mais il utilise directement cette image pour *doom*, sans passer par les classificateurs : il faut projeter *doom b-*, qui désigne un fruit, dans la classe *j-* pour désigner l'enfant d'une personne : *doom j-*. Le wolof connaîtrait-il d'autres réseaux de connotation ?

L'hypothèse complémentaire d'une appartenance aux classes par attraction formelle ne semble pas avoir été étudiée : la fréquence d'appartenance des mots commençant par la consonne classificatrice à cette classe semble intuitivement plus élevée. Une attraction par allitération serait en parfaite cohérence avec l'usage chantourné de la langue, qui est toujours objet de plaisir, de recherche de sonorités

²² Breedveld 1995

agréables. Il est ainsi troublant de comparer les deux variantes : *jif j-* et *gif g-* (graine de baobab).

Voici une première analyse statistique portant sur la distribution en classes des noms débutant par *b, g, j* présentée en pourcentages²³ :

Classificateur Consonne initiale	Vocabulaire endogène										Emprunts			Total
	b-	g-	j-	k-	l-	m-	s-	w-	ñ-	y-	b-	Consonne initiale	Autre	
g	28.4	68.7	8.5	0.0	0.0	33.3	100.0	18.8	100.0	44.4	30.2	50.0	0.0	36.1
j	41.5	11.9	78.0	0.0	16.7	0.0	0.0	31.3	0.0	44.4	11.6	50.0	100.0	34.6
l	30.1	19.4	13.6	100.0	83.3	66.7	0.0	50.0	0.0	11.1	58.1	0.0	0.0	29.3
Total	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0
Fréquence globale	47.6	22.6	9.9	0.3	1.0	1.5	0.8	5.4	0.2	1.5	7.3	1.7	0.2	100.0
Rapport		4.4	7.1		10.0									

Fig. 3. : Distribution croisée des bases nominales selon leur classificateur et leur consonne initiale

Les résultats en sont franchement inattendus :

- La surfréquence du classificateur identique à la consonne initiale par rapport à un classificateur différent est très forte : de 4.4 fois à 10 fois plus élevée : la préférence allitérative est non seulement manifeste, mais élevée
- Plus surprenant encore est le comportement des emprunts : on ne s'étonne pas de ce que 80 % des emprunts soient happés par le classificateur *-b*. On s'étonne davantage de ce que le seul classificateur résistant à cette razzia soit le classificateur identique à la consonne initiale : tous les emprunts restants - sauf un - ont subi son attraction ; ce qui renforce le résultat précédent
- Incidemment, on remarque une surfréquence (1.7 fois) des emprunts commençant par *l*, du fait des nombreux emprunts intégrant l'article défini élidé du français (*l'*), et dont je laisse au lecteur le plaisir de deviner le sens : *làbbe b-*, *lekool b-*, *latkoloñ b-*... Ceci renseigne sur un usage de la langue par l'expression précédent l'usage par le contenu.

Il est admis que le mécanisme de classification ne soit quasiment plus productif aujourd'hui : à la réserve précédente, le vocabulaire nouveau - donc tout le vocabulaire moderne, très largement constitué d'emprunts au français, à l'anglais, à l'arabe... - est généralement rattaché à la classe *b-*. En outre, si on surprend rarement de classification erronée dans la campagne *jolof*, les locuteurs de Dakar se montrent beaucoup plus hésitants sur ce point, et on entend désormais aussi fréquemment *ndox bi* que *ndox mi* (quant à *ndox si*, il n'est plus connu de tous les locuteurs)...

La complexité du système des classes conduit probablement à ce début d'extinction. Outre l'impact du vocabulaire moderne, plus difficilement classable, le caractère véhiculaire du wolof *y* est sans doute pour beaucoup ; sur les 11 à 12 millions de Sénégalais, 3.5 à 4 millions sont wolofs, mais la sous-région compte au moins 6 millions de *làkk-kat* (« *parleurs* »)²⁴ pour lesquels le wolof est généralement une seconde langue, mais de plus une langue véhiculaire en concurrence avec le français (en Gambie : avec l'anglais). Même si dans les grandes villes, le wolof a parfois pris le pas sur la première langue chez ces anciens

²³ Elle porte sur la totalité des 593 bases nominales de ces trois classes présentes dans le corpus de Diouf 2003. Les emprunts identifiés sont traités à part, pour ne pas fausser le résultat ; les variantes de même consonne initiale sont comptabilisées une seule fois ; les dérivés sont pris en compte.

²⁴ C'est le terme par les wolofs désignent ceux qui parlent une autre langue maternelle - *làkk*, c'est parler, au sens de parler une langue, ce qui ne saurait être... qu'une langue différente du wolof : la langue montre ici encore son goût de l'ellipse et de la concision

lakk-kat, la difficulté d'apprendre le système de classes fait probablement pression dans le sens de leur abandon, un abandon dont le terrain est préparé par sa faible rationalité dans la langue moderne.

La pince multiprise du wolof : le spécificatif

Le spécificatif est constitué de deux éléments : la consonne initiale porte la classe ; son complément, dans lequel réside la véritable modalité nominale, remplit de nombreuses fonctions syntaxiques différentes :

- Celle d'article :
 - Défini : *kàndaama ji* (la courroie de branches de palmier utilisée pour grimper aux arbres en opposition avec le tronc – emprunt probable au diola *kandab*)
 - Indéfini (mais l'absence de spécificatif en rend le plus souvent compte au singulier) : *kàndaama* (un *kàndaama*) *aj* et *añ* n'existant même pas ou même plus
 - D'annexion (ou connectif) : *kàndaama ju baax* (un bon *kàndaama*)
- Celle de démonstratif, comportant huit formes pour trois déterminations différentes :
 - Proche : *kàndaama jii*, ou *kàndaama jile* (ce *kàndaama*-ci)
 - Éloigné : *kàndaama jale* ou *kàndaama jee* (ce *kàndaama*-là)
 - Anaphorique (ou de rappel) :
 - *kàndaama jooju* ou *kàndaama joojule* (le *kàndaama* en question)
 - *kàndaama jooja* ou *kàndaama joojale* (le *kàndaama* en question, éloigné)
- Celle d'interrogatif :
 - *Jan kàndaama la ?* (quel *kàndaama* est-ce ?)
- Celle de quantifiant :
 - Un : *jenn kàndaama* (un *kàndaama* [quantité]) peu usité, supplanté par *benn kàndaama*
 - Autre : *jeneen kàndaama* (un autre *kàndaama*)
 - Tout : *jépp kàndaama* (tout *kàndaama*)
- Tous ces spécificatifs sont bien sûr définis au pluriel avec par exemple *kàndaama yi* (les *kàndaamas*) ou *kàndaama yépp* (tous les *kàndaamas*)
- J'anticipe sur les indices spécificatifs en m'étonnant que les grammairiens n'ajoutent pas celle d'indice d'appartenance formée avec la marque *-os*, utilisée avec un possessif : *sama jos* (le mien, la mienne - renvoyant par exemple à *kàndaama j-*) ou avec une autre base : *bosu Saliu* (celui de Saliu, renvoyant à *téere b-*)

Les spécificatifs forment donc une matrice :

- A 10/13 lignes correspondant aux *classes* identifiées, complètes sauf pour le localisateur *c-* qui n'est présent que sous les formes définies *ci* et *ca*
- A 11/16 colonnes correspondant aux *fonctions* de détermination identifiées, complètes sauf pour l'article indéfini, largement défectif

Cette matrice combinant 21/39 briques suffit à décrire l'ensemble du système nominal du wolof, classification et détermination incluses.

Les modalités verbales

Parmi les exemples initiaux, on a pu relever quatre propositions à la deuxième personne du singulier : *Na nga def* (objectif perfectif, interrogatif) ? *Doo ma may ndox* (processif perfectif, négatif et interrogatif) ? *Noqul fale* (impératif, affirmatif) ! *Yaa ko meew* (subjectif perfectif) ! Seul l'impératif a modifié le verbe par le suffixe -

l. Dans les trois autres cas, la racine verbale n'est pas altérée (*def, may, meew*) : l'aspect, le mode, la focalisation sont marqués par une variante de l'indice sujet : *nga, doo, yaa*.

La conjugaison des verbes elle-même (flexion de la racine verbale) n'est donc pas totalement absente, mais elle n'est jamais liée à la personne, et se limite à quelques suffixes marqueurs de :

- L'injonctif impératif :
 - **-I** ou **-al** au singulier : *Noqul* (fiche le camp), *lekkal* (mange), *jubalal* (continue)
 - **-leen** au pluriel : *Noquleen* (fichez le camp), *lekkleen* (mangez), *jubaleen* (continuez)
- La négation, et encore pas dans tous les modes et focalisations :
 - **-u**[pronom] au déclaratif terminatif : *lekkuma* (je n'ai pas mangé)
 - **-ul** dans les autres focalisations déclaratives et au virtuel : *maa lekkul* (moi, je n'ai pas mangé)

En dehors de ces cas, c'est l'indice personnel (sujet, plus rarement objet) qui est fléchi, ou « conjugué ». Ainsi la première personne du singulier peut-elle prendre - pour l'affirmatif - les formes :

- A l'aspect perfectif (vue globale, finie du processus) :
 - *Ma* : **ma** *xam* (savoir, je sais - mode virtuel, neutre - ou mode narratif²⁵)
 - *Naa* : *dem naa* (j'étais parti, je suis parti - focus terminatif - ou mode parfait)
 - *Maa* : **maa** *ko def* (je le fais [ouvrage], c'est moi qui l'ai fait - focus subjectif - ou mode emphatique du sujet)
 - *Laa* : *lii laa wax* (c'est ce que j'ai dit - focus objectif - ou mode emphatique du complément)
 - *Dama* : **dama** *liggéey* (je travaille, je suis travailleur - focus processif - ou mode emphatique du verbe)
 - *Maa ngi* : **Maa ngi** *ñibbi* (je m'en vais, je rentre - focus situatif - ou mode présentatif)
 - *Naa* : **Naa** *lekk* (je dois manger - focus désidératif - ou mode obligatif)
 - **-[a]l** : *rafetal* (sois beau/belle - focus ou mode impératif - pas de 1^{re} ni de 3^e personnes)
- A l'aspect imperfectif (vue du processus dans son déroulement)²⁶ :
 - *May* : **may** *xam* (savoir, je sais -virtuel, neutre - ou mode narratif)
 - *Dinaa* : **dinaa** *dem* (je pars, je partirai - focus terminatif - ou mode parfait)
 - *Maay* : **maay** *ko def* (c'est moi qui le fais [œuvre] - focus subjectif - ou mode emphatique du sujet)
 - *Laay* : *lii laay wax* (c'est ce que je dis - focus objectif - ou mode emphatique du complément)
 - *Damay* : **damay** *liggéey* (ce que je fais [pour l'instant], c'est travailler - focus processif - ou mode emphatique du verbe)
 - *Maa ngiy* : **Maa ngiy** *ñibbi* (je suis en train de rentrer - focus situatif - ou mode présentatif)
 - *Naa* : **Naay** *lekk* (je dois manger - focus désidératif - ou mode obligatif)

²⁵ Selon la terminologie de Robert 1991

²⁶ Aram Fal indique que la marque de l'imperfectif (*y, di*), ainsi que celle du passé d'antériorité (*oon, doon*), est constituée par le verbe être utilisé comme auxiliaire. Le locuteur n'en a pas conscience, et il faut considérer qu'être est ici décatégorisé. Jean Léopold Diouf (Diouf 2001) remarque pour sa part que la marque *da* (*dama*) du processif serait la contraction de *ndax* (à cause de, parce que). Même remarque.

- *Deel* : **Deel rafet** (sois beau/belle – focus ou mode impératif - pas de 1^{re} ni de 3^e personnes)

Il faut ajouter que le wolof comporte un autre type de pronoms, qui ne sont ni plus ni moins que les spécificatifs, utilisés seuls en fonction pronominale. Tout se passe comme si l'utilisation du spécificatif dans un cas non ambigu permettait de sous-entendre le nom²⁷ : de celui de marqueur ou de modalité nominale, le spécificatif passe au statut d'indice ou de pronom. Mais il ne comporte aucune modalité verbale.

A la matrice des spécificatifs nominaux, fait ainsi pendant un cube d'au moins 4 dimensions (ou hypercube) modélisant l'ensemble du système verbal : *personne* (les mêmes qu'en français, genre exclu), *aspect* (perfectif/imperfectif), *focus* (sur le sujet, l'objet, le processus, le résultat, la situation, le désir, l'ordre ou neutre), *polarité* (affirmatif/négatif). Ce cube de base de 192 possibilités théoriques (complètement différentes, contrairement au cas des spécificatifs) fait apparaître des possibilités aux nuances complexes.

Au passage, dans ce système, seuls la personne et le focus sont toujours marqués ; autrement dit, toutes les autres faces de l'hypercube présentent une forme simple (ou implicite) et une forme marquée (ou explicite). La conjugaison du wolof comporte donc un fort versant de « normalité » : le perfectif, la polarité, etc. n'ont pas à être dits, ils vont de soi, tant qu'on ne spécifie explicitement pas leur opposé.

Quant au sexe, il faut se contenter de renouveler la remarque précédente : il est totalement absent des pronoms et des verbes. Le sexe n'a aucune existence grammaticale en wolof, il est relégué dans le lexique. Le sexe est objet sémantique, (et toujours abordé simplement même si on doit en parler crûment), il n'est pas structurant dans la pensée.

La « conjugaison des pronoms » du wolof bouleverse complètement notre compréhension de la syntaxe. Pouvons-nous encore parler de groupes nominaux et de groupes verbaux puisque certaines des fonctions essentielles du verbe sont ici réalisées par un pronom que nous considérons comme un sujet, donc comme un groupe nominal ?

Il faut en tirer la conclusion que le *pronom* ne peut être considéré comme sujet, ou thème, du prédicat, mais comme l'un des constituants du prédicat, et il est préférable de parler à son égard de *marqueur prédicatif*. D'ailleurs, comment le wolof traite-t-il les modes et les aspects lorsque le sujet est explicitement présent ? En accolant si nécessaire l'indice personnel au sujet (*beykat bi dafa dem* : le paysan [il] est parti). Le pronom a ici perdu... sa fonction pronominale pour ne conserver que celle de marqueur du prédicat.

Cette particularité structurelle paraît essentielle. D'abord le wolof n'éprouve pas le besoin de signaler la personne à travers la redondance de la forme du pronom et de la forme verbale. Il opte une fois pour toutes pour le pronom, ce qu'il paye parfois par une redondance entre le sujet et sa requalification modale/aspectuelle.

Ensuite le verbe lui-même perd ses fonctions personnelle, aspectuelle, modale-focalisatrice, pour ne conserver que sa fonction fondamentale : l'assertion, le prédicat ; il n'est pas innocent que pour le wolof, ce ne soit pas le fait d'aller et de venir qui soit attaché à un mode, un aspect, une focalisation, mais qu'il s'agisse de moi rattaché à un mode, un aspect, une focalisation, dans l'action d'aller ou de venir. C'est l'actant qui est modalisé dans le prédicat, pas l'action ; c'est autour de l'actant que l'action est située et non l'inverse. Est-ce aller trop loin qu'estimer que l'actant est doué par là de la force agissante et qu'il l'imprime au mouvement ? Et qui est le plus souvent l'actant : l'homme, un esprit ancestral, une force de la nature qui en est la manifestation...

²⁷ Avec des écarts : la classe de l'indice spécificatif et toujours *k-* pour un être humain et *l-* pour un objet inanimé...

On peut s'étonner que je n'aie fait état que des flexions prédicatives portant sur la personne, l'aspect, la focalisation et la négation, mais non des marques de temps ni de voix. En première analyse, elles prennent effectivement la forme d'une flexion du verbe :

- **-u** marque la forme pronominale : *raxas* (laver) donne *raxasu* (se laver [les mains])²⁸
- **-[w]oon** (mais les variantes *woon*, et *doon* à l'imperfectif, se détachent de la racine verbale) marque le passé d'antériorité ou l'irréel : *amoon na fii* (il était une fois), mais *dafa doon dem* (il était parti)
- **-[w]aan** (variantes *waan*, et *daan* à l'imperfectif, avec la même remarque) marque le passé d'habitude : *amaan na* (il y avait habituellement)
- **-ee** marque le passé d'antériorité ou la condition : *boo xamnee* (si tu savais – phatique)²⁹

A y regarder de plus près, s'agit-il réellement de flexion (grammaticale) du verbe, ou de quelques-unes des multiples formes de dérivation (lexicale) dont le wolof est friand ? Pourquoi *raxasu* (se laver) serait-il une flexion de *raxas* (se laver) quand *miinante* (avoir l'habitude l'un de l'autre, se fréquenter mutuellement) est bien une dérivation de *miin* (avoir l'habitude) ? Pourquoi *amoon* (avoir auparavant) serait-il une flexion de *am* (avoir), plus que *amati* (avoir encore) et *amagul* (ne plus avoir), qui en paraissent pourtant des dérivations ?³⁰

Cette assertion iconoclaste le devient moins si on considère que la dérivation pronominale et la dérivation temporelle (au moins pour la marque *-oon*) s'appliquent parfaitement à des bases nominales ou utilisées en position nominale : *sama jabar* (ma femme) et *sama jabar woon* (mon ex-femme) ; *seet b-* (regard) et *seetu b-* (ce qui permet de se voir → miroir) : il n'est pas déraisonnable de juger que le temps pourrait ne pas relever du système de conjugaison du wolof.

Stéphane Robert³¹ donne la raison probable du caractère surajouté au système verbal des marques du passé : elles n'indiquent pas un passé absolu, mais la translation dans le passé des déterminations du système verbal : « *ce qui importe, c'est non pas l'éloignement du procès dans le temps, mais son caractère révolu c'est-à-dire la coupure d'avec [l'espace-temps de l'énonciation]* ». Le système des aspects et de la focalisation est complet, et donne une indication secondaire mais suffisante de la temporalité, sauf à ajouter une notation supplémentaire sur le caractère passé, révolu du temps du procès relativement à celui de l'énonciation.

Si elle reflète de façon sûre la réalité de la langue quant aux voix, cette thèse prête à discussion quant aux marques de temps *-oon*, *-aan* et *-ee*, pour deux raisons : *-oon*, *-aan*, ne prennent pas la même forme au perfectif et à l'imperfectif ; *-ee* au moins est requis dans certaines prépositions, donc syntaxiquement parlant. Mais alors, pourquoi ne raisonner de la même façon avec l'intégration de certaines dérivations aux modalités verbales, comme l'itération négative dans *dootuma dem* (*du:at:ma dem* → ne-pas:encore:je partir → je n'irai plus). Nous entrons ici dans une zone d'incertitude entre dérivation et flexion verbale, donc entre le lexique et la syntaxe... et l'hypercube des modalités pourrait entrer dans ses cinquième, sixième dimension ? Des règles précises d'ordonnement des suffixes régissent la

²⁸ Le système de voix du wolof est en réalité plus riche et comporte cinq voix selon Nougier Voisin 2002 : moyenne (ou pronominale), causative, applicative, de co-participation et antipassive... Toutes reposent bien sur des dérivations.

²⁹ Cf. p. 35

³⁰ Jean Léopold Diouf prend l'option inverse et considère les suffixes *-at*, *ati*, *aat* d'une part, *agum*, *agul* d'autre part, comme de nouvelles modalités du système verbal, itérative pour les premières et d'accomplissement/non-accomplissement pour les secondes, ce qui redevient cohérent. Mais ces suffixes sont composables, ce qui est une indication de dérivation plus que de flexion... Voir ci-dessous.

³¹ Ibidem

composition qui en résulte : *demaataguloon* : (*dem:aat:ag:ul:oon* → partir:itération:accomplissement:négation:passé → il n'était pas encore parti).

Septième dimension ? Les choses se compliquent si on prend en compte les variantes du situatif : au côté de *mu ngi fi* (il est ici → il va bien) se tiennent *mu nga fa* (il est là-bas → il va bien), et toutes les modalités de *ng-*, calquées sur les formes de spécifiques : *mu ngogule* (il est à côté de toi)... La modalité verbale situative n'intègre plus seulement une notion temporelle, mais aussi une notion spatiale. Quelque part, le wolof conjugue l'espace...

Ici, la construction rigoureuse que connaît souvent ailleurs le wolof est prise en défaut, et laisse apparaître que la langue reste malgré tout, et toujours, le fruit d'une histoire, avec les incohérences que les ressacs de cette histoire peut y imprimer. Il est un moment où la belle construction mécanique dévoile ses irrégularités humaines...

Syntaxe et lexique ne sont certes pas des bœufs étanches : ce qu'une langue traite par la syntaxe, une autre peut le gérer par le lexique ; une unité lexicale peut supporter une construction syntaxique interdite à sa voisine en catégorie ; une dérivation lexicale peut altérer la construction syntaxique de rigueur pour la racine dont elle dérive - voir les dérivations verbo-nominales en *-e* ou en *-al*, dont l'effet est d'augmenter ou de diminuer la valence verbale : *jàng faranse* (apprendre le français) ne comporte qu'un objet direct quand *jàngal kenn faranse* (apprendre le français à quelqu'un) lui ajoute un objet datif, que *jàngale faranse* s'empresse de subtiliser, mais avec un déport complet de sens (enseigner le français).

Qu'on retienne ou non l'hypothèse d'un passé obtenu par dérivation, le temps ne joue qu'un rôle assez mineur dans le système verbal du wolof. Qu'est-ce qui importe au locuteur, que souligne-t-il toujours : l'accomplissement du processus ou le non-accomplissement du processus dont il parle, et ce sur quoi il place le focus dans ce processus : sujet, objet, processus, résultat, situation, désir, ordre, ou aucun focus en particulier... Le temps n'est pas formulé, il n'est pas important, ou il est déductible de l'aspect et de la focalisation, sauf épisodiquement, et souvent moins par rapport au temps du discours que par rapport à celui de l'énonciation.

Encore, lorsqu'il éprouve le besoin d'explicitier le passé, ses trois formes ne réfèrent-elles pas à des temporalités différentes mais aux connotations différentes de l'irréalité, de l'habitude et de l'hypothèse. Quant au futur, s'il est bien sûr pensé et présent dans le message, ce n'est pas en tant que tel un point d'attention et il n'est jamais explicite. Le temps est donc certes présent dans le prédicat, mais le plus souvent secondairement, comme par effet de bord, et lorsqu'il est explicite, il emporte avec lui des harmoniques aspectuelles ou conditionnelles.

Ceci est à mettre en rapport avec une conception du temps du wolof totalement différente de celle qui a cours en occident : à la flèche du temps linéaire léguée par Héraclite et les siens, fait ici pendant, sinon s'oppose, le cercle du temps³². Le temps du *Jolof* n'est pas celui qui avance, celui du progrès, celui de la croissance économique, celui du vieillissement, c'est d'abord le cycle des jours et des nuits, le cycle des pluies et de leurs saisons, le cycle des rythmes musicaux (dont le griot exécute un arc, sans éprouver le besoin d'en particulariser un début ni une fin), le cycle des jeux enfantins (qui nous paraît pouvoir reprendre indéfiniment), et enfin le cycle de la vie : naissance, initiation, mort ; elles ne sont ni un début ni une fin, mais les temps forts de la spirale qui conduit les vivants et les ancêtres à changer sans fin de rôle et de séjour.

³² La contribution de Georges Lakoff à la table ronde citée (Fuchs & Robert eds 1997), concluant à une représentation linéaire semblable du temps en anglais, en hopi et en chinois, me semble une approche très partielle au moins quant à cette dernière langue ; elle est démentie par les travaux de François Jullien sur le temps chinois, plus proche du temps africain (voir par exemple Jullien 2001). Tous les peuples, tels le berbère latin saint Augustin - « *Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus* » - ont le plus grand mal à dire le temps, que nul ne voit : ils en parlent le plus souvent par métaphore spatiale, ce qui n'est pas synonyme de métaphore linéaire.

Cette perception du temps cyclique en recouvre une autre : celle de la permanence du temps ; les multiples révolutions du temps nous ramènent toujours aux mêmes points du cercle. Les cycles se contentent de décrire des espaces dans le grand espace du temps sans y attenter.

Le désintérêt pour le temps – désintérêt ou fatalisme ? - se traduit par l'absence de mot désignant le temps qui passe, avant l'emprunt de *taŋ b-* au français. Le wolof dispose de plusieurs termes pour désigner :

- Des durées ou quantités de temps : *waxtu b-* (heure, moment - emprunt à l'arabe), *saa s-* (instant- emprunt à l'arabe), *diir b-* (temps écoulé, instant), *yàgg b-* (durée), *yàggaay b-* (longue durée, pérennité),
- Des époques : *démb j-* (passé, Histoire, mais aussi hier - adverbe), *ëllëg g-* (avenir) mais *ëllëg s-* comme *suba s-* (lendemain) ou *jamono j-* (époque, emprunté à l'arabe)
- Le temps disponible, celui dont on dispose : *jot g-* ou le temps qu'on n'a pas : *tal nga lekk ?* (as-tu l'épaisseur de temps de manger ? → as-tu eu le temps de manger ?)
- Le temps qui survient : *midi jot na* (il est midi, midi est passé)...

Mais le temps abstrait, le temps qui passe, le temps en tant que tel, semble étranger à une langue qui excelle pourtant dans le maniement des concepts philosophiques et dans les disputes auxquelles ils se prêtent. L'expression « Le temps passe », est difficilement traduisible en wolof, qui aura recours pour exprimer des idées voisines à des expressions telle que *àdduna mu ngi wéy*, où l'emprunt à l'arabe *àdduna* désigne le monde terrestre (la vie s'en va), ou encore *yàgg bawul dara* (ce qui dure ne laisse rien).³³

Le système de numération

La figure 2 fournit une représentation formelle du système de numération wolof, qui implémente un mélange de système quinaire (base 5) et de système décimal (base 10) : seuls sont définis directement les chiffres de 1 à 5, les nombres de 6 à 9 étant définis comme cinq [plus] un, puis 2, etc.

Zéro était présent dans la langue traditionnelle sous la forme de *tus* (rien). Il est inexact que *dara* aie la même signification ; nous traduisons *dara* par rien, mais au sens où le français dit *un rien* : il ne prend le sens de quantité nulle qu'associé à une négation.

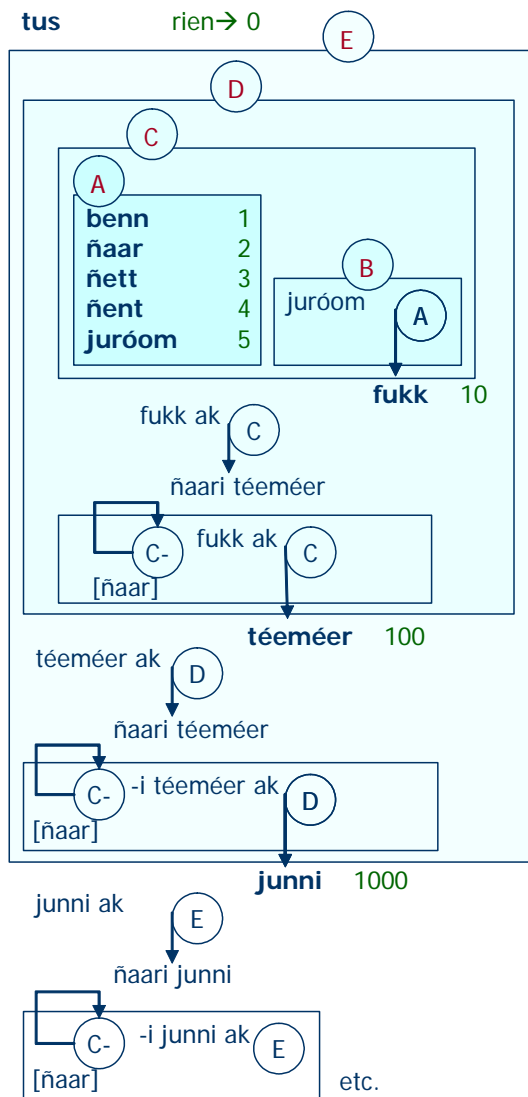
Ce système mixte n'a rien de bizarre, il est celui de beaucoup de langues, la façon humaine la plus simple de compter étant de le faire sur les doigts d'une main, puis de la deuxième : c'est évidemment son origine.

Voici d'ailleurs comment Roger Labatut décrit le système de comptage gestuel chez les cousins peuls des wolofs ; ils « comptent sur la main droite, en partant les doigts levés, en abaissant successivement chacun d'eux à partir de l'auriculaire et en plaçant chaque fois le bout du pouce droit sur l'ongle abaissé ; *jowi* « cinq » est signifié par la main droite fermée ; on montre *sappo* « dix » en réunissant le bout des cinq doigts de chaque main et en mettant ensuite les deux mains en contact par l'extrémité des doigts ainsi regroupés. »³⁴ J'ai pu constater un système voisin en milieu sérère.

Le wolof montre à nouveau sa concision structurelle puisque l'association aux unités (*tus, benn, ñaar, ñett, ñent*) de puissances de 5 ou de 10 (*juróom, fukk, tééméer, junni...*), suffisent à construire tout nombre connu.

³³ On dit aussi *waxtu wi dey dox*, mais dans le sens *l'heure passe* (nous allons être en retard...)

³⁴ Labatut 1981



Ce système appelle quelques remarques :

- *Nitt* (vingt), qui introduisait une irrégularité dans le système quino-décimal, n'est plus connu, il est largement substitué par *ñaar fukk* ; le système de numération se normalise donc naturellement
- *Fanweer* (trente), avec la même remarque, est distancé au moins en Gambie par *ñett fukk*. Mais l'utilisation de *fanweer* (les jours du mois [lunaire] → trente) est significative de l'imprécision avec lequel le wolof aborde la quantification des objets, des durées, etc.
- *Téemээр* est un emprunt ancien au berbère, plus précisément au tamachek, partagé entre de nombreuses langues ouest-africaines
- Plusieurs termes cohabitent aujourd'hui pour exprimer le million : *junniy-junni* cède la place à l'arabe *alfunni b-* ou au français *milyon b-*

Fig. 4. : Structure du système de numération wolof (cardinaux)

Ex : *juróom* (A) se lit : *juróom benn*, puis *juróom ñaar*, puis *juróom ñett*, puis *juróom ñent* ; *[ñaar]* se lit : à partir de *[ñaar]*

D'une parfaite cohérence mathématique, le système laisse apparaître des distorsions quant aux catégories lexicales ; les numéraux ne forment pas une catégorie dédiée : *tus* est un adverbe, *benn* un spécificatif assez particulier - quantifiant, précise Aram Faal - puisqu'il tend à être utilisé quelle que soit la classe nominale, tous les autres nombres fonctionnant comme des bases nominales ; d'où l'utilisation des connecteurs *-i* dans leur formation.

Bien que tous soient cette fois des bases nominales, les ordinaux connaissent également une certaine hétérogénéité : ils sont formés avec le suffixe *-eel* appliqué au cardinal, à l'exception notable de *jëkk* (premier). Or dans les syntagmes nominaux, si *jëkk* prend la position de déterminant, les autres ordinaux prennent celle de déterminé : on dira *kër gu jëkk* (la première maison) mais *ñaareelu көr gi* (la deuxième maison). Au passage, *ñaareel b-*, *ñetteel b-*, *ñenteel b-* ont un usage très particulier puisqu'ils désignent et dans cet ordre les co-épouses ; la première épouse échappe à cette numération, jouissant du titre aussi honorifique qu'inconfortable d'*aawo b-*.

Il est toujours troublant pour un occidental de voir compter l'argent en wolof : si l'unité monétaire est le franc CFA³⁵, l'unité de calcul est le *dërëm* ; ce mot d'origine arabe désigne une pièce de 5 F. Elle a remplacé les *niini* (2,5 centimes), *su* (5 c), *koppar* (10 c) et autres *fiftin* (1 F)... autrefois utilisés, tous restés dans la langue pour évoquer l'indigence la plus complète. Qui entend *amuma niini* (je n'ai pas un

³⁵ En 2006, 1 euro vaut 656 francs CFA.

niini) sait n'avoir aucune aide à espérer... Seul le *franc malien* est d'aussi mauvais aloi en français du Sénégal !

Ñaari junni, lorsqu'on marchande le riche bazin de ses rêves au port de Dakar, ce n'est donc pas 2 000 francs, mais 2 000 *dërëm*, soit 10 000 francs. Ce système de compte révèle encore de nos jours le rapport que pouvaient avoir les wolofs à la monnaie coloniale. Un *niini* ou un *dërëm*, c'était un objet auquel on attribuait une valeur symbolique dans l'échange, pas la valeur faciale dans une monnaie qui ne représentait rien à leurs yeux. Le *niini*, puis le *dërëm* ont tout simplement remplacé le cauri qui jadis réglait probablement les échanges comme unité de compte : importait l'objet, auquel chacun s'accordait à reconnaître la valeur désignée par la colonisation, mais il ne renvoyait à aucune signification dans une culture à laquelle il était étranger.

Et si ceci ne concernait que la monnaie !



Une langue sans verbes, sans noms et sans adjectifs ?

A ce stade de la réflexion, il convient de se demander si la séparation entre verbes et noms, incontestable pilier de nos grammaires, et que j'ai prise jusqu'ici pour un acquis, est bien pertinente en wolof.

La présence de fonctions prédicatives (action, événement, état), argumentales (être, objet, concept) et qualificatives (qualité) dans la langue peut difficilement être mise en cause. Ce qui peut en revanche faire question, c'est le fait que ces fonctions soient en wolof portées ou non par des catégories lexicales différentes.

On peut être tenté de considérer le syntagme *xànc bu dëggër* comme similaire au français *une fibre solide*. Or, dans cet exemple, *bu* n'introduit pas un adjectif, mais une seconde proposition *dëggër* (être solide, ou dur). On dit bien *dëggër na* (est-solide ce → c'est solide), proposition dans la quelle *na*, considéré comme un pronom, remplit des fonctions démonstrative et temporelle, et *dëggër*, considéré comme un verbe, remplit une fonction d'indication d'état.

Cette remarque n'est pas nouvelle, elle a été faite dès 1869 par M^{gr} Kobés³⁶, précurseur de la grammaire wolof : cette structure est générale et la catégorie des adjectifs brille par son *absence totale* dans la grammaire wolof, qui exprime la qualification par des subordonnées construites sur un « verbe d'état ». Le wolof est une des très rares langues de la terre à ne pas comporter d'adjectifs.

Mais le wolof dit aussi *dafay xànc koko mi* (il défibre le coco), où *xànc* semble passé du statut de verbe à celui de nom : cette indifférenciation est généralisée dans la langue. Là où le français pratique avec parcimonie la substantivation des verbes (le boire et le manger), le wolof pratique une large indifférenciation entre verbe et nom.

Les exemples en remplissent les dictionnaires, qui n'en mentionnent pourtant que les usages courants, et ne manquent parfois pas d'étonner : *tukki [b-]* (voyage, voyager), *mag [j- m- g-]* (le grand, être grand, grand), *fecc [b-]* (danse, danser), *mel [b-]* (ressemblance, ressembler), *tay [b-]* (cuisson à la vapeur, cuire à la vapeur), *kal [b-]* (parent à plaisanterie, entretenir un rapport de parenté à plaisanterie), *kàndaama [b-]* (kàndaama, monter à l'arbre avec un kàndaama), *ceeb [b-]* (riz, cuisiner le riz, concocter), *guddi [b-]* (nuit, faire nuit, « être de nuit », arriver dans la nuit...), *ñaar [b-]* (deux, se répéter)... Il est fréquent qu'une alternance vocalique, outre sa classe, distingue la forme nominale de la forme verbale : *mbey [m-]* (culture), *bey* (cultiver), *njàng [m-]* (lecture, étude), *jàng* (lire, apprendre).

Les notions de verbe et de nom sont-elles dès lors encore pertinentes ? L'exemple : *Yaa ko meew !* et ses variantes : *Yaa ko ceeb ! Yaa ko mafe !* pouvaient mettre la puce à l'oreille : ils semblaient indiquer que tout nom est à même d'être utilisé comme verbe, avec pour seule limite la sémantique, et ils montraient jusqu'où la limite peut être repoussée.

L'hypothèse d'un paradigme verbo-nominal global du wolof est-elle viable et rend-elle compte de l'intégralité de la langue ?

- Beaucoup de noms ne sont pas utilisés en position verbale : *picc m-* (oiseau)
 - Mais les linguistes tempèrent cette remarque en constatant que le wolof construit des propositions stéréotypées autour de prédicats

³⁶ Voir Cissé 2001

nominaux : *picc ndóbin* (oiseau calao → ce n'est pas qu'un oiseau, c'est un calao)

- Dans un certain nombre de cas, le verbe donne lieu à un dérivé nominal et ils ne sont pas interchangeables : *tàng* (chaud, faire chaud) → *tàngaay b-* (chaleur [du temps]) et *tàngoor w-* (chaleur dégagée par un objet) ; *sedd* (froid, faire froid) → *seddaay b-* (le froid) ; *dimbali* (aider) → *ndimbal l-* (aide)
- Mais en dehors de ce cas, tout verbe paraît susceptible d'être substantivé

Aussi des linguistes et des grammairiens, comme Aram Faal déjà citée, parlent-ils déjà de *bases lexicales* du wolof en distinguant uniquement :

- Les *bases nominales*, utilisées exclusivement dans un groupe nominal : *ndox m-* (eau)
- Les *bases verbo-nominales*, pouvant être utilisées dans un groupe nominal comme dans un noyau prédicatif : *xànc [g-]* (fibre, détacher les fibres, défibrer)

Aloïs Kobés s'était sur ce point encore montré précurseur : « *Toutefois il est bon de savoir dès le principe [...] qu'un même mot, sans changer de forme, s'emploie fréquemment en deux ou plusieurs espèces différentes, c'est-à-dire qu'il est à la fois nom, verbe, adverbe, préposition, etc. C'est ce qui fait émettre le paradoxe qu'en wolof les noms se conjugent et les verbes se déclinent.* »³⁷

Peut-on aller plus loin et risquer l'hypothèse d'une organisation du wolof autour d'un paradigme unique de *bases verbo-nominales*, ou de *bases lexicales*, ou de *bases* - de *verbantifs*... - porteuses de l'essentiel de la sémantique, invariables en dehors de quelques cas limités, et que la construction des syntagmes mettrait en situation prédicative, nominale ou qualificative sous le contrôle lâche de la sémantique ? Cette hypothèse déroutante n'est pas absurde si on examine la façon dont les règles de dérivation et de composition enrichissent le répertoire :

- A de rares exceptions près, elles s'appliquent à l'identique à partir d'une base nominale et d'une base verbo-nominale. Les exemples frappants de la forme pronominale du wolof, marquée par la dérivation en *-u*, ou du passé sous la forme du morphème *woon*, ont été relevés plus haut
- Dès lors, y a-t-il une véritable différence entre :
 - Une dérivation de nominal à nominal : *gone g-* (enfant) / *ngone g-* (enfance)
 - Une dérivation de verbo-nominal à verbo-nominal : *jàng* (étudier) / *jàngal* (enseigner)
 - Une dérivation de nominal à verbo-nominal : *dimbali* (aider) / *ndimbal l-* (aide).

Dans la dérivation de *tàng* (état de ce qui est chaud) à *tàngaay b-* (situation, *qualité* de chaleur), est-ce la latitude d'utilisation syntaxique qui l'emporte ou la nuance sémantique ? *Leer* (être éclairé), qui s'utilise volontiers en position nominale : *leer g-* (la lumière), se dérive avec la même nuance en *leeraay g-* (luminosité, *qualité* de lumière) ; et *yàgg b-* (durer, durée) se dérive également en *yàggaay b-* avec une nuance plus abstraite (*qualité* de ce qui dure, pérennité). L'opposition *ndimbal* / *dimbali* est-elle réellement une opposition nom/verbe ? Une campagne publicitaire récente est construite sur le slogan *Ndimbal jaboot* (aide à ta progéniture → aide ta famille). Si *ndimbal* y est un nom, d'abord la proposition ne

³⁷ Ibidem. Il est vrai que *tuuti*, par exemple, est défini comme adverbe : *tuuti ndox* (un peu d'eau), aussi bien que comme base verbale : *tuuti na* (c'est petit, il est petit...) ou *tuuti mu daanu* (il a failli tomber), et jamais comme base nominale ; mais l'utilisation des bases comme adverbe me paraît relever davantage d'un phénomène de transfert ; quant aux prépositions, leur emploi concerne plutôt des locutions prépositionnelles (*ci biir néeg bi, ci kanamu kër gi...*)

comporte pas de prédicat, ensuite il y manque un connecteur (*ndimbalu jaboot*). Mais si *ndimbal* est un prédicat, il est correctement complété par *jaboot*...³⁸

Le grand nombre d'alternances consonantiques entre base verbale et base nominale fait réfléchir : certes *jàng* (apprendre, lire) diffère de *njàng m-* (étude, lecture), mais qui soutiendrait qu'entre un singulier : *bët b-* (œil) et son pluriel formé par alternance consonantique : *gët y-* (yeux), il y a un changement de catégorie ?

Pour retenir l'idée d'un paradigme unique de bases lexicales, il suffirait de considérer ces bases comme virtuellement dotées des capacités argumentale et prédicative, le génie de la langue réalisant ou non à un instant *t* ces capacités, et restant parfaitement susceptible de le faire à tout moment. La langue wolof est foncièrement inventive et créative, et le locuteur se sait capable d'exploiter cette virtualité, notamment parce que ceci éclairera et embellira son propos d'une image d'ailleurs aisément compréhensible par des interlocuteurs du même univers culturel. *Meew* et *ndox* sont deux bases lexicales que rien ne distingue sinon la sémantique ; le wolof joue avec l'idée de *produire* du lait et utilise *meew* dans un prédicat, personne n'a (peut-être ?) encore eu l'idée de construire un prédicat sur la base *ndox*, (que personne ne *produit*) mais jettera demain « *ndox nga ma* » s'il lui trouve un sens, pour la plus grande joie de ses auditeurs.

Cette idée est paradoxale et rencontrera beaucoup d'objections. D'abord parce qu'elle sera victime de la confusion entre d'une part verbes et noms, que je juge absents du wolof en temps que catégories lexicales, d'autre part prédicats et arguments, parfaitement identifiés dans les fonctions syntaxiques. Ensuite du fait du poids des langues indo-européennes dans la fondation et la formalisation des grammaires. La plupart des wolofs connaissant la grammaire, donc formés par les grammaires française ou anglaise, s'ils sont interrogés, expliqueront très probablement et très spontanément où sont les verbes et les noms dans les phrases qu'ils forment, par assimilation à la grammaire qui les a formés, et faute de distinguer catégories et fonctions.³⁹

Comment situer l'indistinction des catégories verbo-nominales dans l'évolution de la langue ? Claude Hagège⁴⁰ laisse entendre que les langues enrichissent probablement leurs possibilités d'expression par une complexification des structures syntaxiques donc par le développement de dénivellations fonctionnelles ou de creusement des fossés catégoriels. L'indistinction verbo-nominale du wolof serait-elle en recul, ce qui expliquerait que les locuteurs n'envisageraient *plus* d'utiliser de nombreux termes dans une position verbale ou dans une position nominale ? Est-elle en renouvellement, un mot apparaissant dans un seul usage parce que les locuteurs n'envisagent *pas encore* d'utiliser dans l'autre ? Est-elle tout simplement stable, sans évoluer dans une tendance globalement ou une autre. Nous avons à l'heure actuelle peu d'éléments pour répondre à cette question dans le cas du wolof : cent cinquante se sont écoulés depuis l'époque de M^{gr} Kobés ; les écarts entre son analyse et les analyses actuelles sont largement dus aux progrès de la linguistique, peu à l'évolution de la langue.

L'hypothèse d'un paradigme unique des bases lexicales en wolof mérite à tout le moins d'être solidement évaluée, elle peut nous conduire à penser autrement – sans ethnocentrisme – sans *linguocentrisme* ? – les mécanismes de construction des syntagmes et plus généralement du langage. Je la propose aux linguistes, non comme une certitude, mais à la manière d'une géométrie non euclidienne, qui peut

³⁸ Il est vrai que des syntagmes considérés comme nominaux font l'économie d'un connecteur, mais ce sont souvent des expressions idiomatiques et ils sont construits autour d'une liste fermée de bases (*kër, boroom, baay...*) : *kër Musa* (la famille/la maison de Moussa), *boroom saret* (celui qui détient/tient une charrette → l'homme à la charrette), *baay sikkim* (le père à la barbe → le père vénérable)

³⁹ On en trouve une caricature dans *l'Initiation à la grammaire wolof* d'Amar Samb, grammaire du wolof qui ne décrit que la langue française.

⁴⁰ Hagège 2004

choquer notre perception, mais s'avérer finalement cohérente, ou à défaut, productive.

§

Des catégories à l'usage

Les deux réflexions portées ici sur la syntaxe (marques prédicatives portées par l'indice personnel d'une part, hypothèse d'une catégorie unique de bases lexicales d'autre part) ne conduisent pas nécessairement à une remise en cause de la structure syntaxique. Elles peuvent en modifier l'angle d'approche.

Essayons de délimiter des catégories lexicales conformes à ces hypothèses, en tentant d'user d'un vocabulaire mieux adapté et plus rigoureux :

- **Bases**, ou bases lexicales, ou bases verbo-nominales, désignant une action, un événement, un état, un objet, une personne, une idée... : *meew m-* (lait, concocter). Se comportent comme des bases :
 - Les noms propres : lieu, personne, esprit... (il est vrai rarement en position prédicative)
 - Les numéraux : désignant la quantité d'une base (cardinaux comme ordinaux) : *ñaar ñale* (ces deux-là)
 - Les pronoms lexicalisés : *yow mile* (toi, toi vraiment)
- **Marqueurs argumentaux** : *mbunt sale* (cette petite porte là-bas)
 - Le marqueur argumental (d'une base en situation nominale) est constitué d'un classificateur (précisant la classe de la base) et d'une marque de détermination (indicateur de fonctions d'article, de démonstratif, d'interrogatif, de quantifiant)
 - Les indices spécificatifs, formellement identiques aux marqueurs, mais qui représentent une base, et auxquels il faut ajouter dans la fonction de possessif la forme *-os*
- **Marqueurs prédicatifs**, associant les marques de personne, de mode-focalisation, d'aspect, de négation (mais non de temps), à une base en situation prédicative : *damay* (je, au processif imperfectif)
- **Connecteurs**, introduisant les propositions comme les circonstances, que ce soit de manière coordinatrice ou de manière subordonnante : *ba dee* (jusqu'à la mort, à mourir) ; il n'est pas indispensable de distinguer entre prépositions, conjonctions, etc. si on accepte de généraliser le concept de base lexicale, le même connecteur pouvant jouer les deux rôles (ce qui, à la manière des bases, n'est pas vrai de tous les connecteurs) ; dans l'expression *ba dee*, qui peut dire si *dee* est un prédicat ou un argument, et si on a à faire à une proposition ou un argument de circonstance ?
- **Qualificateurs**, qualifiant une base :
 - Adverbes, qualifiant les bases en situation prédicative (*ndánk* : doucement), ou nominale (*lëmm* : tout), ou les deux (*daal* : vraiment)⁴¹. L'appellation d'*adverbe* devient franchement malheureuse, le néologisme d'*adbase* serait plus approprié...
 - Idéophones, associés à une seule base et toujours en situation prédicative : *tàng jér* (être très chaud, faire très chaud)
 - Possessifs, qualifiant les bases en situation nominale : *sama maam* (un de mes grands-parents)
- **Interjections**

Ces catégories sont fortement intriquées (attractions, ponts, transferts...) et complexes (une analyse fine révélant des différenciations internes).

L'élaboration d'un énoncé en wolof repose finalement sur le paradoxe :

⁴¹ Cette vision réintègre la catégorie des particules isolée par Arame Fal.

- D'un très grand nombre de lexèmes (bases, qualificatifs, interjections) détenteurs de la quasi-totalité de la sémantique :
 - Invariables en dehors de quelques cas de flexion dans les prédicats
 - Dont les catégories sont très largement ouvertes par l'emprunt, la dérivation, la composition, le transfert, l'imagination...
- D'un très grand nombre de morphèmes (marqueurs et connecteurs), porteurs de l'organisation syntaxique
 - Protéiformes, notamment à travers deux systèmes de marqueurs aussi épurés que puissants
 - Dont les catégories sont parfaitement fermées
- A partir de cette redéfinition non standard des catégories lexicales, la description syntaxique de la langue n'est pas fondamentalement remise en cause, mais peut être exprimée de manière épurée ; voici, exprimée dans un langage formel, celui des expressions rationnelles⁴², les structures de la syntaxe wolof :

- ```

(1) Proposition := ((Connecteur?) (Prédicat) (Arguments?)) | Interjection (Modifieur*)
(2) Prédicat := (Base (MarqueurPrédicatif?)) | ∅
(3) Arguments := (Sujet?) (Objet (Datif?) ?) (Circonstance*)
(4) Sujet := Proposition | IndiceSpécificatif | (Base (MarqueurArgumental?) (Modifieur*))
(5) Objet := Proposition | IndiceSpécificatif | (Base (MarqueurArgumental?) (Modifieur*))
(6) Datif := Proposition | IndiceSpécificatif | (Base (MarqueurArgumental?) (Modifieur*))
(7) Circonstance := Proposition | (Connecteur?) IndiceSpécificatif | ((Connecteur?) (Base) (MarqueurArgumental?) (Modifieur*))
(8) Modifieur := (Qualificateur?) | (Proposition*) | ((Base) (MarqueurArgumental?))
(9) IndiceSpécificatif := MarqueurArgumental
(10) MarqueurArgumental := (Classificateur) (MarqueurDeDétermination)
(11) Qualificateur := Adverbe | Idéophone | Possessif

```

Fig. 5. : structure canonique du wolof

La présentation proposée appelle globalement des restrictions :

- Cette forme canonique et récursive ne présente que les structures possibles, sans en fixer les règles d'utilisation, qui font l'objet de la grammaire : les grammairiens édictent les règles de la langue, les linguistes racontent la façon dont elle [s']en joue...
- Sous cette forme, elle n'intègre d'ailleurs que la *présence* des items imposés ou possibles et non les *ordres* possibles ou réguliers entre les items

<sup>42</sup> Formalisme utilisé :

- ChaîneDeCaractères =constituant
- ∅ : ensemble vide (pas d'occurrence)
- ? : 0 ou 1 occurrence du constituant
- \* : 0, 1 ou n occurrences du constituant
- + : 1 ou n occurrences du constituant
- | : ou
- () : groupe
- *Exemple* : (Objet (Datif?) ?) = 0 ou 1 objet complété par 0 ou 1 datif (il peut y avoir un objet sans datif, il ne peut y avoir de datif sans objet)
- Les items finaux (lexicaux) sont notés en gras pour la clarté
- L'expression (1) se lit peut se lire en langage naturel comme : Une Proposition est constituée :
  - soit de 0 ou 1 occurrence d'un **Connecteur**, de 1 occurrence d'un Prédicat, de 0 ou 1 occurrence des Arguments
  - soit de 1 occurrence d'une **Interjection**
  - l'un comme l'autre pouvant être complétés par 0, 1 ou n Modifieur

- Elle ne prend pas en compte le découpage « en mots » de la transcription standardisée : *sama yaay* (ma mère) et *yaayam* (sa mère) sont tous deux résolus par le syntagme (base) (possessif)

Insuffisante à décrire la syntaxe, elle est, sauf omission et sous ces réserves, exhaustive en termes de formes syntaxiques.

Quelques précisions sur les expressions de ce système canonique :

- (1) Le découpage (Prédicat)(Arguments) suit, par exemple, celui de Denis Creissels<sup>43</sup>, de préférence à celui en (Thème)(Prédicat), dans lequel le prédicat (ou l'assertion) englobe les arguments non sujets. Le prédicat est vu ici comme le cœur de l'assertion.  
Une proposition peut avoir de multiples fonctions impactant fortement la grammaire, et que je n'aborde pas, mais se ramène semble-t-il toujours à cette description morphologique  
Jean Léopold Juuf classe dans les propositions-interjections *l'avant-syntaxe* (non grammaticale), au même titre que les mots-phrases et les énoncés tronqués ; l'expression régulière ci-dessus me paraît y répondre. Cette expression couvre les cas particuliers tels que les « prédicats non verbaux »...  
Le prédicat est « présent mais vide » (c'est-à-dire sous-entendu) dans des propositions telles que *ba beneen [yon]* (à une autre [fois] → à bientôt)
- (3) Le datif est aussi appelé objet indirect (ce qui ne décrit pas correctement le wolof) ou bénéfactif ; la circonstance est aussi appelée complément circonstanciel ou oblique
- (4) Toute proposition ne comporte pas de sujet : *taw na* (il pleut), est un prédicat ; le sujet peut être sous-entendu : *dem na* (il est parti), ce qui est un cas différent : le marqueur prédictif suffit à porter l'indication personnelle
- (5) Le cas des marqueurs prédictifs en position d'objet reste mal résolu par ce système : *damaa lay noq* (je:déclaratif:processif - toi:imperfectif - renvoyer dans la matrice de ta mère)
- (8) Le syntagme (Base) (MarqueurArgumental?) est ici dit complétif. La même structure rend également compte de l'archaïsme : *us sanwal us Waalo* (une farine un Waalo → de la farine du Waalo)<sup>44</sup>
- (10) La combinaison du classificateur et de marque de détermination est complexe dans les démonstratifs anaphoriques tels que *b-oo-b-u, j-oo-j-aale*, etc.
- (11) Les possessifs sont probablement issus de pronoms génitifs<sup>45</sup> et il est envisageable de les analyser encore comme tel ; ceci ne me paraît toutefois pas conforme à la perception actuelle de la langue

L'émetteur n'est certes pas totalement libre dans cette construction : les contraintes grammaticales sont doublées par des contraintes sémantiques. Aucun locuteur ne construit peut être de prédicat sur les bases *sëng b-* (vin de palme) ou *xaj b-* (chien) ; mais il nous étonne en construisant un prédicat sur les bases *meew m-* (lait) ou *picc m-* (oiseau), et nous sommes à peu près incapables de comprendre pourquoi ces bases-ci, et non ces bases-là, réalisent leur potentialité prédictive.

A défaut d'anarchie, cette structure de langue s'avère particulièrement créative : la mécanique d'une syntaxe concise et puisant dans une banque de bases lexicales aussi volumineuse qu'ouverte aboutit à des mécanismes d'invention particulièrement riches. Le wolof n'a pas besoin de savoir s'il utilise un nom ou un verbe et il s'en fiche un peu (en tout cas tant qu'il n'a pas appris une langue qui les

<sup>43</sup> Ibidem

<sup>44</sup> Cité par Senghor dans la préface de Dumont 1983 - dans quel autre pays un président de la république donnerait-il une leçon pertinente de linguistique...

<sup>45</sup> Creissels, ibidem

oppose, et qu'il n'éprouve pas le besoin de se raccorder à ses catégories) : il a besoin d'user du potentiel que ce lexème provoque chez lui et provoquera chez le récepteur.

Langue ouverte et inventive, le wolof l'est par :

- Les transferts d'usage catégoriel, un prédicat pouvant tirer parti d'une base habituellement utilisée dans les arguments, un nom propre étant volontiers utilisé comme nom commun...
- Plus généralement les transferts entre les catégories, une base pouvant trouver un usage de connecteur, un marqueur argumental pouvant remplacer l'argument en l'absence d'ambiguïté...
- Les transferts de classe, comme le montrent les exemples précédents (*bunt b-*, *mbunt s-*)
- Le recours fréquent à la dérivation, exploitant un grand nombre de suffixes, mais aussi des mécanismes de composition et de reduplication, plus rarement des jeux d'alternance consonantique initiale, et marginalement des préfixes ; ces dérivations portent d'innombrables déports sémantiques et parfois des altérations syntaxiques
- Les transferts de sens, le lexique étant utilisé pour ses images, ses connotations, ses évocations de préférence à sa sémantique exacte
- Mécanismes auxquels il faut (aujourd'hui ?) ajouter le recours abondant au *code switching*, les interpénétrations entre le wolof, le français, l'anglais, etc. enchâssant abondamment les énoncés de marques élégantes, pédantes, ludiques, ou tout simplement pratiques...
- Le code switching aboutit fréquemment à l'institutionnalisation de l'emprunt, qui à son tour sera l'objet de transferts...

Toute langue vit, toute langue évolue, toute langue est donc inventive. Ce qui distinguerait le wolof, c'est que l'invention et la créativité semblent y être une fonction interne de la langue. Dans toute langue, le style, c'est l'écart à la langue, à sa norme, à sa moyenne ; en wolof, tout se passe comme si le style c'était la langue elle-même, comme si la langue englobait par nature ses écarts, comme si la langue ne fonctionnait en permanence que comme écart par rapport à elle-même.

Et bien sûr, une langue ne sert pas seulement à communiquer, elle sert d'abord à penser : la langue se pense avant d'être dite. On ne saurait donc s'étonner de l'aptitude créatrice, de la capacité esthétique, de la richesse de l'imaginaire auxquelles nous habitue le monde wolof. Il n'est sûrement pas possible de savoir si la langue produit cette aptitude où si elle en résulte, ou les deux ; elle en témoigne.

Le wolof révèle peut-être plus que toute autre langue l'existence d'une véritable fonction créatrice de la langue. Le schéma de Roman Jakobson<sup>46</sup> identifiait six fonctions du message, dont voici un bref rappel :

- Une fonction référentielle, correspondant à la description d'un référent, du contexte – je parle de *quelque chose*
- Une fonction expressive, correspondant au ressenti, à l'émotion du destinataire ou émetteur du message – c'est *mon point de vue* que je donne
- Une fonction conative, correspondant à l'impact du message voulu sur le destinataire ou récepteur – c'est *pour toi* que je dis cela
- Une fonction phatique, correspondant à l'établissement et au maintien de canal de communication entre eux – de *salaam maleikum* à *ma ngi dem* (je m'en vais → au revoir) en passant par *ma ne* (je dis → tu vois)...

<sup>46</sup> Jakobson 1963

- Une fonction poétique, correspondant à un rôle autonome de l'expression surchargeant le contenu par son écart aux usages banaux - *belle marquise, mourir me font...*
- Une fonction métalinguistique, correspondant à la parole sur la langue, pour son apprentissage, sa compréhension, son analyse... - peu ou prou, tout ce texte !

Selon la typologie communicationnelle de Jakobson (avec laquelle on peut trouver quelque correspondance dans son système de focalisation), le wolof est très largement versé sur la fonction poétique de la langue : jeux sur les équivalences, les transferts, les effets de sens, sans compter l'intervention essentielle de ses rythmes, de sa musicalité, de ses effets de sons.

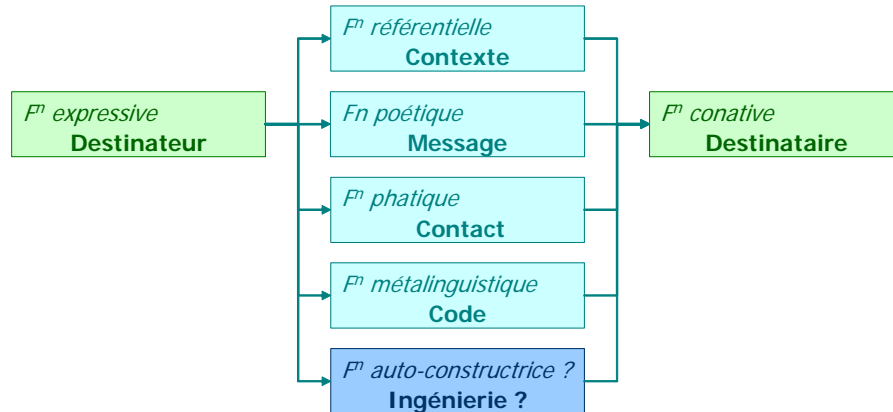


Fig. 6. : faut-il étendre le modèle communicationnel de Jakobson ?

Mais l'invention linguistique ne va-t-elle pas plus loin, ne caractérise-t-elle pas une septième fonction, certes moins consciente que les six fonctions de Jakobson, une fonction créatrice, *fonction auto-constructrice de la langue* (et donc auto-destructrice), qui ne se résoudrait ni dans la fonction poétique ni dans la fonction métalinguistique : le wolof, mais aussi toute autre langue, se construit quotidiennement dans la créativité de ses locuteurs : inventions et subversions lexicales de tous ordres, innovations et détournements syntaxiques, transferts et déports catégoriels, erreurs croissantes de locuteurs non puristes, interpénétrations et fusions entre langues, avec ce que ceci peut comporter de mise en obsolescence de formes anciennes. Ceci semble aller bien au-delà de la seule fonction poétique : la langue s'invente et se crée chaque jour dans les messages qu'elle nourrit.

L'approche de Hjelmslev se trouve ainsi renversée d'une façon qui ne lui aurait peut-être pas déplu : les processus textuels ne se contentent pas de se construire dans le système de la langue, les processus textuels sont constructeurs du système de la langue.



## Comprendre le wolof

Je me suis efforcé de caractériser une partie des structures du wolof, en risquant notamment l'hypothèse d'une catégorie unique de bases verbo-nominales dans cette langue, et de m'interroger sur les structures qu'elles pouvaient refléter, ou générer, ou avec lesquelles elles pouvaient interagir, dans la pensée collective ; si je me suis strictement limité au wolof, c'est tout simplement pour ne pas prendre le risque d'une généralisation abusive avec des langues que je ne connais pas.

Les indications et hypothèses formulées trouvent-elles un écho dans d'autres langues ? Vaudraient-elles pour d'autres langues d'Afrique de l'ouest ? Correspondent-elles à l'histoire de la langue et à quoi correspondent-elles dans la construction de la langue ou des langues ?

Les cas d'indistinction des bases verbo-nominales, sont certes rares, mais avérés dans des aires linguistiques diverses : Claude Hagège considère même la question de la polarité verbo-nominale comme centrale dans la recherche actuelle de typologie linguistique sur la construction des langues par les *ingénieurs de langue* que sont les peuples qui les parlent<sup>47</sup>. En s'appuyant sur des exemples empruntés au tahitien, au mundari, langue de la famille munda parlée au Bengale, au comox, langue amérindienne de la famille salish parlée sur la côte pacifique des Etats-Unis et du Canada, Claude Hagège montre que « *la distinction verbo-nominale n'est pas universelle* » et que « *les lexèmes d'une langue n'ont nul besoin d'être lexicalement préprogrammés* ». Si cette distinction n'est pas universelle, interroge-t-il, existe-t-il à cet égard un trait qui le soit : le problème central de la construction de l'énoncé est celui de l'opposition entre prédicat et non-prédicat. Les lexèmes ne s'opposent pas nécessairement en tant que noms et verbes, mais se polarisent selon leur aptitude à plus ou moins endosser les fonctions nominale et prédicative.

En ce qui concerne le wolof, il est classé parmi les langues atlantiques du *phylum* (ou macro-famille) Niger-Congo ; ce regroupement massif par le nombre de ses locuteurs (plus de 400 millions), est aussi un de ceux dont l'extension géographique est la plus étendue (de Dakar à Dar es Salaam, du Sud-est du Soudan à Cape Town), et celui au monde dont le nombre de langues est le plus riche (plus de 1 400). Beaucoup des constats faits ici sur le wolof ont pu être décrits pour d'autres langues Niger-Congo (sérère, pular, yoruba...) ; certainement pas tous, et pas forcément pour les langues les plus proches du wolof.

Beaucoup de linguistes considèrent que le plus proche parent du wolof serait le pular (ou fulfulde), ensuite le sérère, puis le cangin, puis, au sein du groupe Nord, diola, papel, bassari, nalu, etc., puis, hors de ce groupe, le bijago et les langues du groupe Sud que sont le temne, le limba, etc. : soit la plupart des langues de Sénégal, de Guinée-Konakry et de Guinée-Bissau autres que les langues du groupe mandé.

Une parenté aussi proche du wolof et du pular me laisse perplexe pour deux raisons : l'intercompréhension entre pularophones et sérérophones est assez élevée, celle entre wolophones et pularophones très faible ; d'autre part, si les époques de divergences entre rameaux linguistiques sont assez mal situées en Afrique, on dispose d'un repère historique précis quant à la séparation des Sérères et des Toucouleurs ; elle date de l'expansion almoravide au cours du XI<sup>e</sup> siècle : face à la conversion des *Tekruri* (déformé en *Toucouleurs* par le colonisateur, mais se désignant eux-mêmes comme *Halpulaar-en* : ceux qui parlent pular, qui partagent la langue pular avec l'ethnie peule), des dissidents (en pular : *sererabe*) se révoltent, combattent les Almoravides puis s'enfuient pour conserver leur

<sup>47</sup> Ibidem. Ces indications étaient partiellement présentes dans Hagège 1985

religion dans le Siin-Saalum, où ils forment une couche importante de l'ethnie sérère<sup>48</sup>. Il est probable que la divergence de l'ethnie wolof avec les ethnies peule et toucouleur soit antérieure à ces événements, et date de leur présence commune dans l'ancien *Bafur* sahélien, peut-être localisé dans le Hodh mauritanien. Ces deux arguments feraient pencher pour une parenté très étroite entre sérère et pular, et un cousinage plus éloigné entre ces deux langues et le wolof.

Il est certain que la structure du pular et du sérère comporte nombre d'éléments voisins du wolof : classes nominales, plus nombreuses et plus vivantes (il y en a 21 en pular...) ; même richesse de la dérivation ; pas absence totale, mais très petit nombre d'adjectifs ; systèmes de modalités verbales et nominales proches ; présence d'idéophones ; système de numération identique structurellement sinon syntaxiquement ; ordre des syntagmes dans la phrase... L'importante utilisation de l'alternance consonantique initiale, singularise le pular et le sérère par rapport au wolof, notamment dans la formation des pluriels, où elle est exceptionnelle en wolof. Beaucoup des indications limitées ici au cas du wolof sont en réalité attestées en sérère, en pular, et pour certaines dans des langues Niger-Congo assez lointaines...

Un exemple lexical montre bien combien les univers des langues atlantiques du groupe Nord sont proches, là où les racines lexicales sont pourtant sans parenté. Le wolof *rab w-*, qui désigne 1) un esprit ancestral, 2) un animal sauvage ; trouve un écho dans le sérère *fangol* (pluriel *pangol*), qui désigne 1) un esprit ancestral, 2) un lieu de culte, 3) un serpent ; comme dans le diola *bëcin* (pluriel *ucin*), qui désigne 1) un esprit ancestral, 2) un autel, 3) un sanctuaire. Le sérère fond dans le même terme la réalité de l'animal sauvage, celle du lieu de culte et celle moins palpable de l'esprit ancestral qui les habite tous deux ; le wolof et le diola retiennent chacun une facette de cet appariement.

Cet exemple confirme deux choses :

- Que ces trois langues du groupe Ouest atlantique Nord ne partagent pas cet élément lexical (pas plus que la majeure partie de leur vocabulaire), et qu'elles l'ont donc acquis ou imaginé dans des contextes historiques différents ; il ne peut notamment remonter à leur passé commun autour d'une langue proto-ouest-atlantique-nord commune. La complexité de l'histoire des peuples sérère et diola l'explique
- Que même sans en partager l'expression lexicale, elles présentent un modèle mental commun mettant en relation l'animal sauvage et l'esprit ancestral. Les trois langues font leur irruption du surnaturel dans le monde naturel, parce que les trois peuples se font même idée de la relation tissée entre le séjour des morts et celui des vivants, parce qu'ils disposent du concept commun d'un au-delà capable de se manifester, ce qui est un trait majeur des religions vitalistes

Si les structures du wolof autorisent, provoquent et témoignent d'une utilisation ouverte et créatrice de la langue, et si ceci se manifeste par la mise en jeu de mécanismes mentaux particulièrement inventifs et ingénieux chez les créateurs et des artistes wolophones, la réciproque devrait être vraie, et les mécanismes mentaux qui ont produit la verve picaresque des artistes et des poètes sérérophones et pularophones devraient puiser à la source d'une structure linguistique comparable ? La poursuite de l'analyse de la parenté de ces langues avec le wolof devrait apporter des éléments de réponse particulièrement intéressants. Malheureusement, je suis pour ma part contraint de limiter la réflexion au wolof.

<sup>48</sup> La formation de l'ethnie sérère est particulièrement complexe, agglutinant les premiers groupes proto-sérères (cangins, nduts... - dont les langues restent différentes aujourd'hui), les sérétabés pularophones du X<sup>e</sup> siècle, les migrants mandés au cours des siècles suivants, finalement chapeautés par l'aristocratie gelwaar d'origine kabouké au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ceci n'empêche pas de la poursuivre en prenant plus de recul, à l'envisager dans l'environnement historique, culturel et linguistique du wolof. L'examen des réseaux d'usage catégoriel et sémantique de quelques lexèmes est riche d'enseignement, tant sur la construction de la langue que sur les schémas mentaux du groupe social qui en est l'utilisateur.

Premier lexème : *garaw*, provenant du français *grave*, En français, *grave* est, à l'origine, synonyme de *pesant* (soumis à la loi de la gravité), produit logiquement un usage figuré où il signifie le sérieux, voire l'austérité (un air grave), l'importance des conséquences attendues ou réalisées (un accident grave) comme celui qui est victime de ces conséquences (un blessé grave). L'adjectif *grave* donne le nom *gravité*, l'adverbe *gravement* et le verbe *aggraver*, mais pas de verbe d'état autre qu'"être grave".

Le wolof exploite son emprunt en toute impunité sous les formes *garawul* (ce n'est pas grave), *amul garaw* (il n'y pas de grave → ce n'est pas grave), *afeer bu garaw* (une affaire grave), etc. La base *garaw* est indifféremment utilisée en position prédicative ou nominale (ou qualificative, via un marqueur argumental). Le wolof n'éprouve aucune gêne à emprunter un adjectif et l'exploiter indifféremment comme base en position prédicative et en position argumentale : le sens alloué à *garaw* s'y prête.

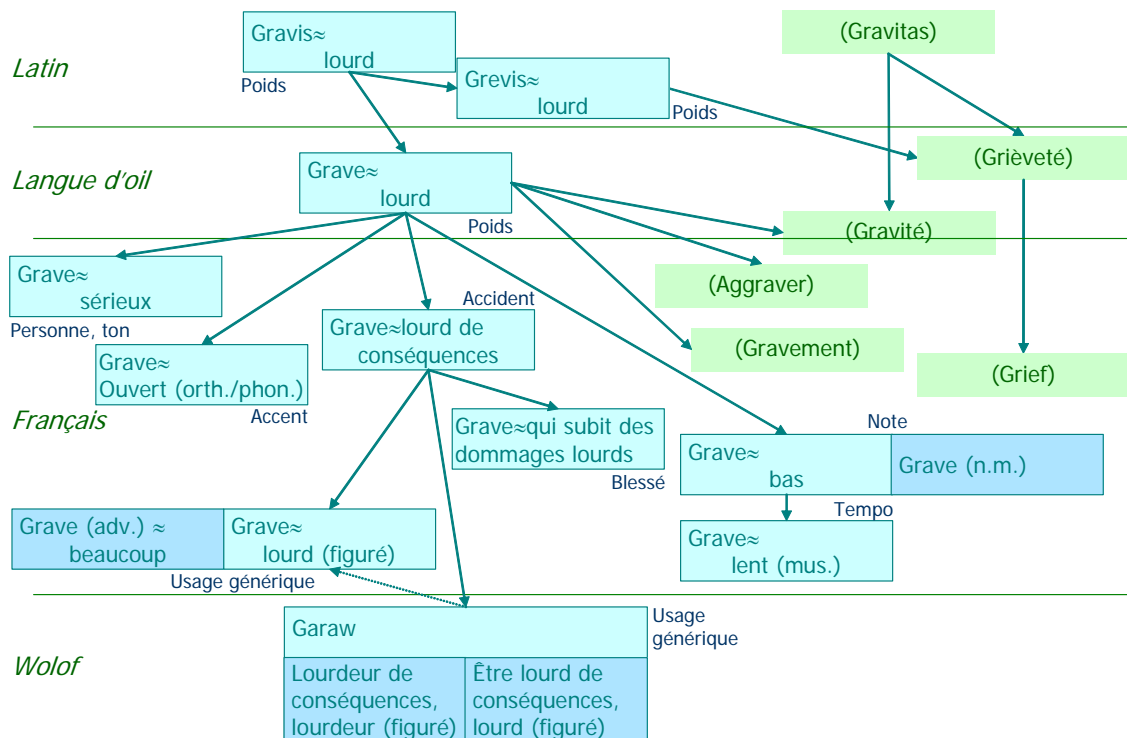


Fig. 7. : réseau sémantique [direct] de gravis/grave/garaw

Il n'est pas impossible que le français "djeuns" : *t'es grave* (qui ne vise généralement ni un blessé ni un sage !) provienne d'un réemprunt à cet usage instauré au moins par le wolof. Cela n'est pas nécessaire et ne peut donc être retenu : on dit aussi *t'es lourd*, alors que le wolof ne connaît pas « *lur nga* »... Mais dans le *melting pot* linguistique des cités, le wolof ou l'expérience de la langue de jeunes wolophones (avec d'autres) n'auraient-ils pas influé sur cet usage, dans lequel a lieu un nouveau transfert catégoriel : adjectif → adverbe.

La comparaison avec *torop*, emprunt tout aussi fréquent au français *trop*, ne manque pas d'intérêt : l'adverbe français est resté strictement cantonné à la fonction d'adverbe en wolof.

Deuxième lexème : *téere* ; dans la culture traditionnelle, il désigne nominale un objet porteur de pouvoirs surnaturels, ce que le français traditionnel traduit par

amulette, et le français colonial par gri-gri<sup>49</sup>. Mais en situation prédicative, *téere* exprime l'action d'empêcher ou d'interdire. Ceci permet de préciser la position nominale de *téere b-* comme étant un objet empêchant les actions négatives de se produire, qui barre la route aux méfaits des forces du mal (sort jeté, ancêtre délaissé, esprit mauvais, *dëmm* - ou sorciers anthropophages). La meilleure traduction de *téere* serait peut-être protection/protéger.

Or, dans la culture moderne, *téere b-* désigne un livre (...) après un chemin aisément reconstituable ; de longue date, depuis une islamisation qui peut remonter du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle en pays wolof, les *téere* sont constitués de versets coraniques cousus dans des gri-gri : l'écriture coranique était protectrice et a fait passer son nom, sinon cette qualité, à tout écrit. Dans cette acception, la base *téere* n'a apparemment pas d'emploi prédicatif.

Le réflexe d'un occidental est de se demander si l'usage prédicatif a précédé l'usage argumental, ou l'inverse. C'est probablement un faux problème, c'est calquer la démarche d'une langue occidentale sur une langue africaine. *Téere* a été "imaginé comme concept" de protection, un concept étant sans doute dans le substrat mental de la langue à la fois idée et action, étant intrinsèquement prédicatif et argumental, à la seule condition que ces usages trouvent une sémantique viable. Une base lexicale est un objet-processus.

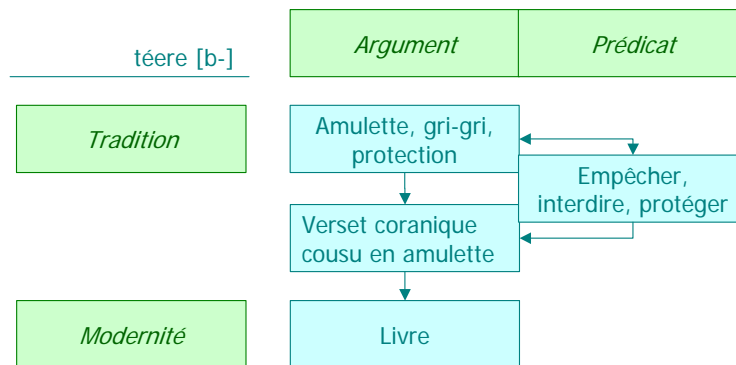


Fig. 8. : réseau sémantique [direct] de *téere [b-]*

Troisième lexème : *liggéey [b-]* ; dans la culture traditionnelle, la base *liggéey [b-]* réfère à l'objet-processus de « sort-jeter », ce que le français exprime en position prédicative par jeter un sort, et position argumentale par le sort [jeté] : *kenn liggéey keneen* (quelqu'un jette un sort à quelqu'un d'autre). Il s'agit d'une activité humaine maléfique, cousine de *takk* (attacher quelqu'un), qui n'est pas forcément maléfique : on peut attacher quelqu'un pour l'empêcher de nuire ; cousine encore de *bët b-* (œil) et de *cat l-* (le bout de langue) : c'est par le mauvais œil ou la langue pointue qu'on *liggéey* ; le sort se jette à distance, au contraire du contact tactique, charnel, qui est toujours positif, porteur de « bonnes ondes ».

En Afrique de l'Ouest, on évite d'appesantir le regard sur l'être fragile qu'est un bébé, comme de louer sa joliesse (*kar-kar*, s'empressent de murmurer les présents si on contrevient à cette règle, pour écarter le danger) : ce sont les voies du mauvais sort, du *liggéey* - dont on peut le prémunir par des *téere* ; au contraire, on écartera toute équivoque sur ses intentions en le caressant ou le prenant dans ses bras : le toucher et la *fraîcheur* humaine ne transmettent que du bien... Pour la même raison, il est foncièrement incorrect de parler de sa grossesse à une femme

<sup>49</sup> L'étymologie de ce terme est mystérieuse. Bizarrement, de nombreux voyageurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles indiquent que les autochtones désignent ainsi les amulettes coraniques, notamment à Rufisque et au Cap Vert. Pourquoi aucun de leurs interlocuteurs ne leur parle-t-il plutôt de *téere* ? L'usage de *téere* serait-il postérieur ? Pourquoi le terme de gri-gri aurait-il été abandonné ? Peut-il s'agir d'une restitution en miroir d'une appellation soufflée par les voyageurs ? Les relations antérieures, au XVI<sup>e</sup> siècle, donnaient à gri-gri le sens différent d'« esprits », de « fantômes », de « diables » tourmentant les « Guinéens ». Cf. Arveiller 1963

enceinte, et même de s'enquérir de sa santé ; au plus, ses proches raillent la *boroom ñebbe* (celle qui a mangé trop de haricots)...

*Liggéey* [b-] était traditionnellement doté d'une autre ensemble de sens : façonner, composer, modeler : on parle du *liggéey* du *lawbe* (boisselier), qui donne sa forme au bois, du *liggéey* du *tëgg bu ñuul* (« forgeron noir » → forgeron) ou du *tëgg bu weex* (« forgeron blanc » → bijoutier) qui donne au métal sa matière. Dans les deux cas, l'artisan forme la matière ; mais dans les deux cas l'artisan est un homme de caste, entretenant avec la matière (à plus forte raison avec le feu pour le *tëgg*) des rapports qui seraient dangereux pour l'homme libre, des rapports qu'il maîtrise par magie. Tous les métiers de caste ont ce point commun du danger à traiter avec des forces qui dépassent l'homme – comme la parole ou l'émotion du griot – et c'est une explication plausible de l'extension de sens de *liggéey*. Difficile d'affirmer dans quel ordre les sens sont apparus. Les langues exploitent généralement des termes très concrets pour les charger progressivement de portée de plus en plus abstraite ; rien n'est moins sûr dans le cas présent, la relation magique de l'homme avec l'univers ayant précédé sa relation rationnelle...

Dans la culture moderne, l'objet-processus porté par *liggéey* [b-] a évolué vers le sens de travail-travailler : *kenn liggéey* (quelqu'un travaille, effectuée une tâche). Au passage, la base a perdu un complément en l'absence de toute dérivation causative ou applicative, ce qui est peu courant.

S'agit-il d'une activité humaine bénéfique ? *Liggéey* ne met pas vraiment l'accent sur le caractère bénéfique et l'utilité du travail, mais sur sa pénibilité, son caractère fatigant<sup>50</sup>. Comment expliquer le passage du concept de sort-jeter à celui de travail ? Par l'activité des artisans ? Peut-être. Peut-être par l'arrière-plan commun aux signifiés de *liggéey* : jeter un sort, comme façonner la matière, c'est agir sur le monde, c'est exercer un pouvoir de transformation sur le monde, c'est, de manière magique et non sans fatigue, modifier le cours des choses. Nouveau télescopage des cultures : c'est par la femme, par la femme *en travail*, que se transmettent les dons de *liggéey*...

Lorsque la notion de travail a été introduite en tant que telle - et par exemple de travail pour quelqu'un d'autre, le colon ou le marabout - détachée de son utilité première, l'ingénierie de la langue a peut-être projeté pour cela l'image qui lui parlait le mieux : celle de changer le monde par une activité mystérieuse...

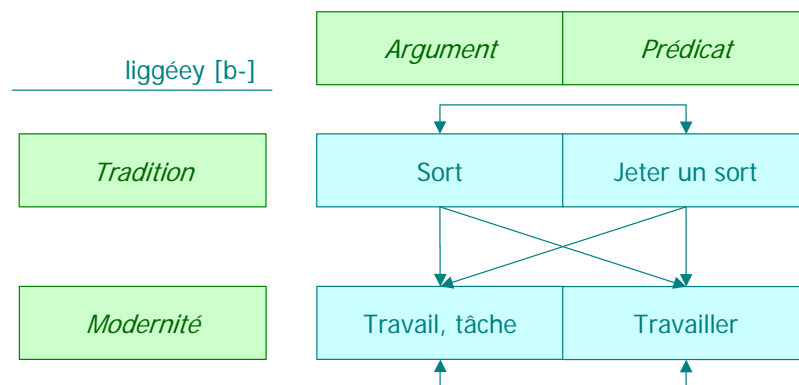


Fig. 9. : réseau sémantique [direct] de *liggéey* [b-]

L'exemple des dernières bases évoquées ne montre pas seulement les réseaux de transferts d'usage qui sont l'âme de la langue. Ils révèlent, une fois de plus, l'univers culturel du wolof, dans lequel l'humain est au centre et dans lequel le spirituel irradie en permanence le matériel. L'Africain de l'Ouest, quelle que soit son implication dans une religion exogène, quelle que soit son implication dans la modernité, est pétri de l'interpénétration du monde des vivants, du monde noir

<sup>50</sup> Comme au reste en français médiéval, pour lequel le travail était torture et douleur - du bas latin *tripaliare* : torturer avec le *tripalium*. Notre travail est une notion moderne...

(puisque telle est la couleur des vivants), du monde lumineux (puisque leur séjour est celui de la lumière) ; avec le monde de l'au-delà, des ancêtres-esprits, tellurique (puisque en Afrique le séjour des esprits et des morts est souterrain) et blanc (puisque le blanc est la couleur des morts) ; mondes qui s'interpénètrent d'ailleurs par les rites de passage de l'un à l'autre : la mort, la naissance et, par écho, l'initiation.

Les transferts de sens révélés par ces évolutions sémantiques ne se limitent pas à un mécanisme de métaphore. Que font un locuteur ou une langue lorsqu'ils ne trouvent pas dans le lexique de formulation adéquate pour le concept qu'ils font germer ? Ils projettent ce concept sur l'image d'une formulation existante. La métaphore n'est qu'une des plus courantes de ces opérations de projection d'image. Non seulement les énoncés, mais les langues elles-mêmes se forment dans l'échappement perpétuel des signifiants à leurs signifiés initiaux, par un processus d'empilement<sup>51</sup> :

- Sur un terme désignant une réalité concrète, d'un sens abstrait (relation d'*abstraction*) :
  - *fanweer* γ- (jours du moins lunaire → trente)...
  - Mais aussi, sur un terme désignant une réalité visible, du sens d'une réalité non visible, ce qui n'est pas nécessairement la même chose :
    - *yax* b- (os, arête → quintessence)...
- Sur un terme en désignant une sous-classe ou une instance, du sens de la classe (relation de *généralisation* – ou de *généricité*, ou de *catégorisation*, ou de *taxonomie*, ou d'*hyponymie*...) :
  - *jàng* b- → *jàng* s- (fille → ensemble des filles – avec il est vrai dans ce cas un transfert de classe)...
- Sur un terme désignant une partie, du sens du tout (relation de *composition*, ou de *partition*, ou de *synecdoque*) :
  - *bopp* b- (tête → personne)...
- Sur un terme désignant une partie d'un ensemble, du sens d'une autre partie de l'ensemble (relation de *parenté*, ou de *voisinage*, ou de *métonymie* – le contenant pour le contenu, la cause pour l'effet) :
  - *kër* g- (maison → maisonnée, famille)...
- Sur un terme désignant une matière, du sens de l'objet qui en est fait (relation de *substance*) :
  - *bant* b- (bois → bâton)...
- Sur un terme désignant un objet doté d'un caractère analogique, du sens de l'objet analogue (relation d'*analogie*, ou de *métaphore*) :
  - *géléem* g- → *géléem-maam-yàlla* b- (dromadaire, chameau → chameau de grand-parent Dieu → mante religieuse) - cet animal mériterait une thèse linguistique...

Ainsi que, peut-être, par les applications réciproques ?<sup>52</sup> J'ajouterai dans un registre un peu différent (il ne s'agit d'ailleurs généralement pas de création de sens, mais de duplication du sens d'un terme jugé trop direct) :

- Sur un terme désignant un objet dicible, d'un sens non dicible (*euphémisme*) :
  - *daanu* (tomber → jouir [orgasme])
  - *gaañu* (se blesser → mourir)...

<sup>51</sup> Qu'est-ce que la rhétorique sinon l'expression oratoire ou littéraire de ces mécanismes ? Ils sont nécessaires à la formation des énoncés, à leur mise en style, et leur usage répété aboutit à la lexicalisation. Or, ce sont les mêmes mécanismes qui sont mis à profit dans la structuration d'un thesaurus comme dans les méthodes de l'intelligence artificielle.

<sup>52</sup> Faut-il voir une *relation de concrétisation* dans le français classique ou argotique qui baptise *triangle* un instrument de musique et l'argent des *ronds* ?

On aurait ici à faire à des analogies dont la motivation réside dans l'adoucissement du langage...

Mais il ne suffit pas d'analyser les différents types de transfert et de glissement de sens possibles, il faut encore s'interroger sur les raisons qui font adopter (sélectionner, vaincre...) tel transfert plutôt que tel autre...

Le vocabulaire des relations sexuelles entourant la naissance d'un enfant est riche d'enseignements. Les rapports des futurs parents autour d'une naissance sont baptisés *feccali* et *ñuulal* : le futur père (perçu comme l'acteur...) *feccali* la femme ou l'enfant conçu : il « achève de le remplir » ; une fois l'enfant né, les nouveaux parents le *ñuulal* : ils le « noircissent ». Les deux transferts lexicaux reposent sur une relation d'abstraction.

Mais ils expriment surtout directement la préoccupation vitaliste du wolof : l'enfant conçu, il faut achever le travail commencé, remplir le réceptacle qu'est le ventre ou le nouveau-né, et probablement plus le remplir de *fit* que de semence, de force vitale pour l'accrocher à la vie ; l'enfant né, blanc physiquement (seules ses oreilles sont foncées au cours des premières heures) comme par l'essence (il vient du monde des morts), il faut le colorer, le parfaire des couleurs de la vie, l'engager à demeurer parmi les vivants.

Loin d'une tradition judéo-chrétienne considérant comme inutiles, malsains ou dangereux des rapports périnataux (la maternité est sainte et le sexe bestial...), le wolof assume la sexualité en fondant plaisir et procréation dans *bakkan* [b-], la pulsion vitale. Ce qui ne l'empêche pas d'assumer l'intimité et la charge émotive du sexe, comme celles de la mort, en codifiant tant son exercice que son expression.

Pour donner ces sens de *feccali* et *ñuulal*, il a fallu la combinatoire, plus que l'enchaînement, de plusieurs éléments :

- Probablement une *base référente* ; besoin de survie de l'espèce et du clan dans un contexte antérieur à la transition démographique ; réalité économique dans laquelle l'enfant n'est pas une bouche de plus à nourrir, mais un régime de retraite, un bâton de vieillesse : l'enfant est toujours, à tous points de vue, une richesse...
- Son appréhension dans une *substance de contenu* : préoccupation vitaliste qui traduit cette réalité dans une vision du monde, une philosophie et/ou une religion
- La structuration d'une *forme du contenu* : réseau de relations entre des objets mentaux en construction : réalité et symbolique des couleurs, cosmogonie, structuration de l'humain...
- L'existence de *substances d'expressions* disponibles (appuyées sur des formes d'expressions), telle que *fees*, *ñuul*, *feccali*, *ñuulal* – et que la langue aurait empruntées ou créées si on ne les avait pas trouvés à disposition
- Le mécanisme intellectuel de la *relation d'abstraction* : comment exprimer des contenus que je peux penser, mais qui ne sont que pensée, comment puis-je en projeter l'image dans la langue : ici, la mise en place d'un signe linguistique par l'association d'un objet mental à une base verbo-nominale concrète
- Le mécanisme de la *lexicalisation* : à partir de ce qui n'a d'abord été qu'une parole – qui sait, plaisanterie d'amants comblés ? – l'acceptation du signe comme inclus dans le lexique, comme reconnu, sa répétition (ici : sa catachrèse<sup>53</sup>), sa validation par la seule académie : l'académie populaire...)

<sup>53</sup> Dans un sens non pas rhétorique, mais linguistique. Le *Trésor de la Langue Française informatisé* indique par exemple : « extension du sens d'un mot à une idée dépourvue de signe propre dans la langue ».

*Traduttore traditore*, dit l'adage. Qui prétend traduire l'italien en français ou en espagnol ne sait que le trahir. Encore leurs cultures sont-elles proches. On ne peut traduire la langue d'une culture dans une autre parce qu'on ne peut pas traduire une civilisation dans une autre. On ne peut que l'approcher, et on ne peut l'approcher qu'en tentant de pénétrer sa logique interne...

Aujourd'hui, le monde wolof recouvre trois aires profondément différentes. Stéphane Robert a relevé que les différences dialectales en wolof étaient devenues beaucoup moins importantes que les pratiques différentes – *sociolectes*, *topolectes* ? - de la langue entre la ville (et spécialement Dakar) et la campagne ; l'aire de la diaspora s'y juxtapose désormais :

- Les locuteurs de la campagne parlent une langue largement enracinée dans l'univers paysan et traditionnel ; le wolof domine largement les échanges, sauf pour la religion, pratiquée en arabe
- Les locuteurs de la ville parlent le plus souvent une langue à base de wolof, y compris dans la vie professionnelle, mais largement innervée par le français et l'anglais (vocabulaire, locutions, incidence syntaxique) sous la même réserve concernant la religion
- Les locuteurs de la diaspora parlent généralement une autre langue que le wolof, au moins dans leur vie professionnelle, le wolof pouvant rester la langue de communication au sein de la famille ou de l'entourage. Le *code switching* y devient la règle ; les phrases commencent dans une langue, mais peuvent en changer plusieurs fois avant de se terminer... Dans la seconde génération, la langue matrice n'est plus forcément le wolof, souvent relégué au second plan par la langue d'adoption : verlan, slang, sms/tchat...

Incidentement, le verlan ne saurait surprendre un jeune wolof, cette langue comportant sa propre tradition, le *kàll* (verlan de *làkk*) connu de longue date dans la jeunesse : tel éminent spécialiste universitaire de la langue wolof fut d'abord dans son enfance un éminent spécialiste du *kàll*...

Les wolofs urbains et ceux de la diaspora sont tiraillés - avec sérénité ou dans la douleur - entre trois cultures : leur culture d'origine, portée par les structures linguistiques du wolof et porteuse de structures de pensée en adéquation avec elles ; la culture islamique (les wolofs étant dans leur immense majorité musulmans, et sinon immergés dans un milieu musulman) portée par la langue arabe, bien comprise par certains, peu ou pas par d'autres ; la culture moderne, portée par les structures linguistiques du français, de l'anglais, etc. et porteuse de structures de pensée en adéquation avec elles.

Comment les wolofs se font-ils à partir de ces briques culturelles et linguistiques leur culture personnelle, leurs structures de pensée singulières. Chacun différemment bien sûr, dans la solution de continuité pouvant osciller entre les pôles multiples d'un enracinement dans la culture wolof superficiellement vernie par d'autres influences ; de la perte rapide des racines linguistiques et culturelles au profit d'une adhésion à la culture islamique ou à la culture occidentale ; de la perte de tout ancrage réel entre ces différents repères. A terme, ni la langue, ni la culture wolof n'en sortiront évidemment indemnes. Pourquoi les langues seraient-elles d'ailleurs moins mortelles que les hommes et les civilisations ?

Nous ne savons pas grand-chose des rythmes parallèles de changement des structures des langues et de la pensée. Quelque part, la syntaxe et le lexique apparaissent comme les fossiles de mécanismes mentaux que nous croyons évacués par le monde moderne ; d'un autre côté, la pensée africaine se montre d'une résistance stupéfiante aux changements sociaux et linguistiques, elle irrigue largement le français du Sénégal et la vie sociale. Quelle maison sénégalaise risquerait le diable en ne plaçant pas de *téere* au-dessus des portes de ses chambres ?

Lorsqu'une Dakaroise (j'ignore de quelle ethnie) accueille Ségolène Royal en lançant : « *Nous vous accueillons dans la thématique d'une joie infernale* », au-delà de l'éclat de rire de son interlocutrice, elle révèle son point d'ancrage personnel : une utilisation du français mêlant sa maîtrise au droit fil de l'utilisation créatrice du wolof ; autour des *accueillir* et *joie* de circonstance, le choix de *thématique* (pointu jusqu'à la préciosité...) et *d'infernale* (incongru, mais à rapprocher de l'antonymique *d'enfer* du français moderne...) n'est probablement pas celui de leurs signifiés précis, mais celui d'un lyrisme jouant sur l'antiphrase et l'hyperbole, traduisant finalement mieux l'élan du cœur que toute phrase plus attendue.



La question que j'avais soulevée au travers de ces 5 regards portés sur une langue était celle de la relation entre la structure d'une langue et les structures de pensée de la société dont elle règle les échanges. Ces quelques remarques sur le cas du wolof sont bien loin d'y répondre. Elles n'ambitionnaient pas de refermer une telle interrogation, mais atteindraient pleinement leur objectif si elles montraient seulement que les pistes de réflexion pouvant y conduire sont bien ouvertes.

Beaucoup de voies peuvent la prolonger quant au wolof, comme l'analyse méthodique des proverbes ; l'analyse plus approfondie de la conception de l'espace et du temps ; l'analyse systématique d'un corpus lexical informatisé suffisamment complet (ex : distribution des classes nominales) ; l'analyse du fonctionnement des connecteurs et avec lui des relations entre propositions (que j'ai complètement laissé sous silence) ; l'analyse diachronique de la polarité verbo-nominale, l'analyse de la communication gestuelle et de ses rapports avec la communication linguistique...

Ne trouveraient-elles pas nombre d'applications ? Outre le fait qu'on pourrait commencer à appréhender autrement la différence si on comprenait l'origine et le périmètre de la différence : la pédagogie de l'enseignement du wolof comme de langues étrangères, la compréhension de certains des freins et certains des atouts au développement en Sénégambie... et plus généralement la communication - entre les civilisations comme sur des sujets très terre à terre - ne pourraient-elles s'en trouver éclairées ?

*Dominique Greusard*

*23/12/06*

## Ay téere...

- ARVEILLER 1963 (Raymond). *Contribution à l'étude des termes de voyage en français : (1505-1722)*. Paris, d'Artrey
- BÉART 1960 (Charles). *Recherche des éléments d'une sociologie des peuples africains à partir de leurs jeux*. Paris, Présence Africaine
- BENVENISTE 1966 (Emile). *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard
- BLONDÉ, DUMONT & GONTIER 1979 (Jacques, Pierre & Dominique). *Lexique du français du Sénégal*. Dakar, NEA & Edicef
- BREEDVELD 1995 (Anneke). *Form and meaning in Fulfulde: A Morphophonological Study of Maasinankoore*. Leiden, CNWS
- CHANGEUX & RICŒUR 1998 (Jean-Pierre & Paul). *Ce qui nous fait penser – La nature et la règle*. Paris, Odile Jacob
- CISSÉ 2005 (Mamadou). « Revisiter " La grammaire de la langue wolof " d'A. Kobés », in *SudLangues* N° 4. Dakar. <http://www.sudlangues.sn>
- CLAD 1977. *Lexique français-wolof*. Dakar, Université Cheikh Anta Diop
- DIOUF 2001 (Jean Léopold). *Grammaire du wolof contemporain*. Tokyo, ILCAA
- DIOUF 2003 (Jean Léopold). *Dictionnaire wolof-français et français-wolof*. Paris, Karthala
- DIOUF 1981 (Mamadou). *Le problème des castes dans la société wolof*. Paru sous le titre : « Essai sur l'histoire du Saalum » *Revue sénégalaise d'Histoire* 1981, 2, 1. Dakar. <http://tekrur-ucad.refer.sn/IMG/pdf/CASTEMAMADOUADIOUF.pdf>
- DUMONT 1983 (Pierre). *Le français et les langues africaines au Sénégal*. Paris, ACCT-Karthala
- ERLY 1972 (Pierre). *Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire*. Paris, L'école
- FAL 1999 (Arame). *Précis de grammaire fonctionnelle de la langue wolof*. Dakar, OSAD
- FUCHS & ROBERT EDS 1997 (Catherine & Stéphane). *Diversité et des langues et représentations cognitives*. Paris, Ophrys
- HAGÈGE 1985 (Claude). *L'homme de paroles*. Paris, Fayard
- HAGÈGE 2004 (Claude). *Les langues comme constructions humaines et la polarité verbo-nominale*. Paris, Cours 2004-2005 au Collège de France. <http://www.college-de-france.fr>
- HEINE & NURSE EDS 2004 (Berndt & Derek). *Les langues africaines*. Paris, Karthala
- HJELMSLEV 1966 (Louis). *Prologomènes à une théorie du langage*. København, Akademisk Forlag - Ed. française : Editions de Minuit
- JAKOBSON 1963 (Roman). *Essais de linguistique générale. Tome I : les fondations du langage*. Paris, Editions de Minuit
- JULLIEN 2001 (François). *Du "temps", Eléments d'une philosophie du vivre*. Paris, Grasset
- LABATUT 1981 (Roger). « Réflexions sur la numération peule », in *Itinérances... en pays peul et ailleurs*. Paris, Mémoires de la Société des Africanistes, Tome I

MARONE 1969 (Oumar). « Essai sur les fondements de l'éducation sénégalaise à la lumière des métaphores aqueuses de la langue wolof », in *Bulletin de l'IFAN B-XXX1-3*. Dakar, IFAN

NDIAYE 1992 (Raphaël), « Correspondances ethnopatronymiques et parenté plaisante : une problématique d'intégration à large échelle ». *Environnement africain* n° 31 32, vol. VIII 3-4 Dakar, ENDA

N'DIAYE-CORREARD 2003 (Geneviève). « Structure des propositions et système verbal en wolof », in *SudLangues* N° 3. Dakar, Université Cheikh Anta Diop. Cf. <http://www.sudlangues.sn/IMG/pdf/doc-81.pdf>

NOUGUIER VOISIN 2002 (Sylvie). *Relations entre fonctions syntaxiques et fonctions sémantiques en wolof*. Lyon. <http://demeter.univ-lyon2.fr>

RABAIN 1979 (Jacqueline). *L'enfant du lignage. Du sevrage à la classe d'âge*. Paris, Payot

ROBERT 1991 (Stéphane). *Approche énonciative du système verbal - Le cas du wolof*. Paris, Editions du CNRS, Collection Sciences et langage

ROBERT 2002 (Stéphane). *Temps et verbe dans les langues africaines : l'exemple du wolof*. Paris, CNRS LLACAN. <http://htl.linguist.jussieu.fr/srober.pdf>

ROGER 1829 (Baron). *Recherches philosophiques sur la langue ouolof*. Paris, Dondey-Dupré